

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

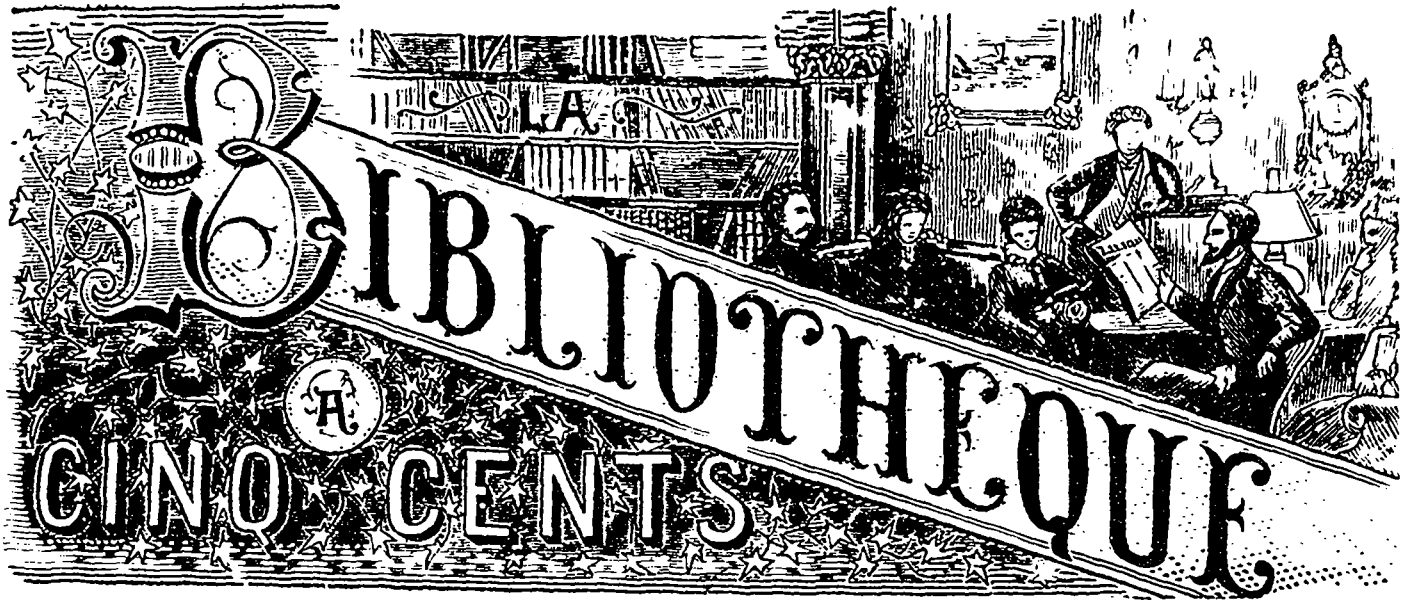
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscuries par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 21 OCTOBRE 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 3

LE CRIME DE PIERRE-FITTE



On l'eût cru morte, si de faibles spasmes n'étaient de temps en temps soulevés sa poitrine, tandis que ses mains délicates, qui reposaient sur le drap, se fermaient convulsivement par intervalles.

LE CRIME DE PIERREFITTE

I

LA VIPÈRE.

Dans un département du centre s'élève, au bord de la route départementale, une vieille tour en ruines qui produit l'effet le plus pittoresque au milieu de la campagne. Cette tour, unique débris de quelque ancien château féodal, n'a laissé aucun souvenir dans l'histoire de la province, ni dans les traditions des gens du pays ; elle n'a même pas de nom, et on l'appelle *tour de Pierrefitte*, à cause du bourg de Pierrefitte, situé un quart de lieue plus loin. La partie supérieure, autrefois sans doute ornée de créneaux et de mâchicoulis, a complètement disparu, et le temps a ouvert une large brèche dans cette massive construction. On y arrive par une pente assez raide, formée par d'anciens éboulements ; mais les talus sont revêtus d'un beau gazon qui s'étend jusque dans l'intérieur de la tour, où les troupeaux du voisinage viennent le brouter.

Un jour de juillet de l'année 186., un voyageur à cheval, qui semblait venir de quelque ville voisine, avait fait halte devant la tour. Il était environ trois heures du soir, et le soleil, que pas un nuage n'avait voilé depuis le matin, conservait des ardeurs dévorantes. Peut-être le voyageur n'était-il pas pressé d'arriver à sa destination ; peut-être aussi ce beau paysage avait-il pour lui un intérêt particulier. Quoi qu'il en fût, il était descendu de son cheval, qu'il avait attaché à un des arbres de la route ; puis, escaladant le talus gazonné, il était venu s'asseoir sur une pierre moussue à l'entrée de la brèche. Là, il avait paru s'absorber dans sa contemplation, et une teinte de mélanolie s'était répandue peu à peu sur son visage.

L'inconnu, pourtant, ne semblait pas être d'une nature bien sentimentale. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, dont l'extérieur annonçait un militaire en retraite, quand même sa moustache noire et la rosette d'officier de la Légion d'Honneur qui ornait sa boutonnière n'eussent pas trahi cette qualité. Sa figure, mâle sans dureté, avait une expression de franchise et de loyauté qui attirait autant que la beauté de la jeunesse. Il était vêtu avec l'élégance qui peut convenir à un voyageur : longues bottes, redingote bien coupée, et chapeau de Panama retenu par une ganso de soie. Son cheval, attaché, comme nous l'avons dit, à un arbre du grand chemin, et sur lequel il jetait les yeux de temps en temps, était un noble animal qui n'avait rien de commun avec les paisibles montures des propriétaires du voisinage. Bien qu'il eût fait une traite de plusieurs lieues, chargé du poids de son maître et d'une lourde valise, il ne paraissait avoir rien perdu de sa prestance et de son ardeur.

L'inconnu finit par se lever et se mit en devoir de continuer son voyage. Néanmoins, en arrivant parmi les pierres et les décombres qui hérissaient le sol aux approches de la brèche, il s'arrêta de nouveau. On marchait dans un sentier qui passait au bas de la tour et qui venait rejoindre en cet endroit le grand chemin. Par un instinctif mouvement de curiosité, le voyageur se retourna.

Cette innocente curiosité fut cruellement punie. Il entendit une espèce de sifflement, quelque chose s'élança avec impétuosité d'un bloc de maçonnerie qui se trouvait à la hauteur de son visage, et il sentit une cuisante douleur à la joue.

Dans le premier moment, il ne comprenait pas bien ce qui lui arrivait ; mais le doute ne lui fut plus permis quand une énorme vipère tomba, en se tortillant, à ses pieds. Le venimeux reptile était sans doute en train de se chauffer au soleil lorsqu'il avait été dérangé dans son bien-être. Il s'était détendu comme un ressort avant même qu'on eût pu soupçonner sa présence, et avait mordu au visage le malheureux inconnu.

Celui-ci, toutefois, n'était pas homme à laisser impunie une attaque aussi perfide. En reconnaissant de quoi il s'agissait il ne perdit pas de temps pour en tirer vengeance. De la cravache qu'il tenait à la main, il frappa la hideuse bête, et pendant qu'elle se tordait, la colonne vertébrale rompue, il lui écrasa la tête sous sa botte.

Alors seulement il eut conscience du danger qu'il courait, et portant la main à son visage, il dit avec un accent de colère plutôt que de crainte :

— Que le diable t'emporte ! J'ai su me soustraire au terrible léana des déserts africains, pour venir me faire mordre sottement par une vipère française !

Pendant qu'il épongeait le sang avec son mouchoir, le bruit de pas s'était rapproché, et quelqu'un s'arrêta devant lui en poussant une interjection de surprise. Il releva la tête et, malgré la gravité de la circonstance, il éprouva un vif étonnement à la vue de la personne qui se montrait dans ce lieu désert.

C'était une belle jeune fille, paraissant appartenir à quelque famille aisée du voisinage. Quoiqu'elle fût à peine majeure, elle avait déjà tout le développement de la femme. Brune, à l'œil noir, un léger poil follet estompait sa lèvre supérieure, ce qui n'empêchait pas ses lèvres d'être vermeilles comme du corail et de découvrir des dents de perles quand elles s'entr'ouvraient pour parler ou pour sourire. Ses traits avaient une expression de fermeté et de décision remarquables, mais en même temps un caractère de bienveillance un peu hautaine, qui trahissait une puissante et généreuse nature.

Cette charmante personne semblait fort affairée et, comme nous l'avons dit, marchait précipitamment dans le sentier qui contournait la base de la tour, lorsque la présence de l'étranger avait attiré son attention. Son regard rencontra celui du voyageur et se baissa aussitôt. Mais alors elle remarqua la vipère, qui se tordait par terre dans les dernières convulsions de l'agonie, et elle devina la vérité.

— Grand Dieu ! monsieur, s'écria-t-elle, vous venez d'être mordu par un serpent ?

— Oui, mademoiselle. Cette maudite bête m'a surpris, et, vu la place de la blessure, je ne sais trop ce qu'il convient de faire.

Quelles que fussent les préoccupations de la jeune fille, elle ne paraissait plus songer maintenant qu'au danger de mort auquel le voyageur était exposé. Elle examina la plaie et put facilement reconnaître la double empreinte des crochets venimeux sur la partie inférieure de la joue.

— Les serpents sont particulièrement redoutables dans cette saison, reprit-elle. Comment vous secourir ? Il est impossible d'établir une ligature pour interrompre la circulation... Si l'on pouvait laver la blessure avec de l'eau fraîche... Mais la rivière est trop loin : le venin aurait le temps d'être absorbé... Allons ! il n'y a plus qu'un moyen, et on assure que c'est le meilleur de tous... Venez par ici.

Avec une douce autorité, elle entraîna le voyageur dans la tour et l'obligea de s'asseoir sur la pierre qu'il avait occupée peu d'instant auparavant.

— Que voulez-vous donc ? demanda-t-il avec une sorte de timidité.

— Vous allez voir... Il n'y a pas à hésiter... Si nous tardons, vous êtes perdu.

En même temps, elle ôta vivement son chapeau, se pencha vers le voyageur et, lui posant une main sur l'épaule, appliqua ses lèvres roses sur la plaie qu'elle se mit à sucer.

On sait, en effet, que ce moyen est des plus efficaces contre les morsures du serpent, et qu'il peut être employé quelquefois sans danger par une personne saine et bien portante comme la jeune campagnarde.

Sitôt que le voyageur comprit son dessein, il essaya de la repousser.

— Non, non, mademoiselle, dit-il ; c'est vous exposer vous-même. Je ne dois pas permettre...

— Ne bougez pas, interrompit la jeune fille avec impatience ; vous voulez donc mourir ?

Et elle appliqua de nouveau sa bouche sur la joue de l'inconnu ; on eût dit qu'elle lui donnait un long baiser.

Du reste, il était impossible de mettre dans cette action plus de naïveté et d'innocence. Evidemment, la généreuse créature eût rendu le même service à toute autre personne, homme, femme, vieillard, qui se fût trouvé dans ce cas périlleux, et elle ne semblait pas avoir conscience de la grandeur de son dévouement.

En revanche, le voyageur ne pouvait se défendre d'une douce émotion pendant qu'il subissait, presque malgré lui, ces soins délicats. La jeune fille le tenait dans ses bras, autant pour s'appuyer que pour l'empêcher de faire le moindre mouvement, et ses lèvres produisaient sur la plaie la sensation bienfaisante d'une fleur satinée et fraîchement cueillie.

Cette situation se prolongea près d'une minute. Chaque fois que le blessé voulait se dégager, on le serrait plus fort et on faisait entendre comme le bruit d'un baiser, en frappant le sol du pied avec colère.

Enfin la jeune demoiselle parut croire que la succion devenait inutile. Elle se redressa et essuya ses lèvres avec son mouchoir, qui se teignit de taches rouges. Puis elle remit son chapeau et dit avec embarras :

—Voilà qui suffira pour le moment... Mais des soins plus sérieux vous sont nécessaires, et il n'y a pas une minute à perdre pour vous les procurer... Où allez-vous, monsieur ?

—Au village de Pierrefitte, tout près d'ici.

—Ah ! vous venez sans doute pour la vente de la propriété du Barral, qui doit avoir lieu demain ?

Le voyageur fit un signe affirmatif.

—Et où comptez-vous loger ?

—A l'auberge du Chêne-Vert, chez Pichard, si l'auberge et l'aubergiste existent encore.

Un faible sourire effleura les lèvres de la petite sœur de charité.

—Grâce au ciel, répliqua-t-elle, l'une et l'autre existent ; je puis d'autant mieux vous l'assurer que je suis l'aînée des demoiselles Pichard, les filles de l'aubergiste.

Le voyageur s'inclina.

—Cela se trouve à merveille, poursuivit-elle ; vous allez remonter sur votre cheval qui, en quelques minutes, peut vous transporter à la maison. En arrivant, vous demanderez Marion, notre servante, qui sait la manière de vous traiter, car les accidents de ce genre sont fréquents dans le pays ; d'ailleurs, on appellera un médecin... Allons, partez sans retard, il importe de ne pas donner au venin le temps de se répandre dans vos veines... Quant à moi, je serai à Pierrefitte presque aussitôt que vous.

Tout en parlant, elle se dirigeait vers le grand chemin, suivie de l'inconnu, qui tenait son mouchoir sur le bas de son visage.

Mademoiselle, dit-il, peut-être feriez-vous bien aussi de prendre quelques précautions, je serais au désespoir si le service que vous venez de me rendre avait pour vous des conséquences fâcheuses... Je ne saurais vous dire combien je vous en suis reconnaissant, et, quoi qu'il arrive, j'en conserverai toujours le souvenir.

Mlle Pichard, puisque tel était le nom de la jeune fille, l'écoutait d'un air distrait. Quand on atteignit la route, elle y jeta un coup d'œil rapide, et en apercevant à quelque distance deux personnes qui s'avançaient, son agitation parut augmenter.

Ne vous occupez pas de moi, reprit-elle ; partez vite, et laissez-vous traiter par Marion... Encore une fois, je vous rejoindrai bientôt ; mais voici quelqu'un là-bas... il faut que je parle à... Adieu, adieu !

Le voyageur avait détaché son cheval et s'était remis en selle. Remarquant le trouble de sa compagne, il voulut voir les personnes qui semblaient en être la cause. Mais le cheval, tout joyeux de ne plus se sentir attaché, ne lui donna pas le temps de se livrer à cet examen et prit le galop dans une direction contraire, du côté du village. Bientôt tous les deux

se perdirent au milieu d'un nuage de poussière, et le cavalier disait, en cherchant à modérer l'impétuosité de sa monture.

—Sacrebleu ! cette demoiselle Pichard est une adorable fille, et si j'avais seulement vingt ans de moins... Bah ! ne pensons plus à cela... L'important, à cette heure, est de ne pas mourir d'une manière ridicule avant d'avoir accompli l'affaire qui m'amène dans ce pays... Dieu m'aidera, j'espère !

II

AINÉE ET JADETTE

Mlle Pichard, dès que le voyageur se fut éloigné de quelques pas, sembla l'oublier complètement. Elle ne se retourna même pas pour regarder quelle contenance il avait à cheval. Debout au bord de la route, elle concentrait son attention sur les deux personnes qui approchaient et qui, elles-mêmes, en la reconnaissant, n'avaient pu retenir un mouvement d'inquiétude.

De ces deux personnes, l'une était encore une charmante jeune fille, quoique d'un type tout opposé à celui de Mlle Pichard. Élancée, presque frêle, avec de longs cheveux blonds, elle avait un teint blanc à peine rosé, mais l'œil moqueur et la bouche rieuse. Son costume, quoique peu luxueux, différait de celui de la première par une foule de petites fanfreluches, nœuds de rubans, manchettes, modestes bijoux, dont Mlle Pichard ne croyait pas avoir besoin pour relever sa grave et solide beauté. Le chapeau de la nouvelle venue était enjolivé de bluets et de coquelicots cueillis en passant dans les blés. Son voile de gaze verte flottait au vent et laissait admirer en toute liberté la figure mutine qu'il aurait dû défendre.

Or, si différentes que fussent les deux jeunes filles placées ainsi en présence l'une de l'autre, elles n'étaient pas moins sœurs. Celle des demoiselles Pichard que nous connaissons s'appelait Claudine ; la seconde, moins âgée de deux ans, s'appelait Juliette.

La personne qui accompagnait Juliette en ce moment était un jeune homme appartenant à la classe bourgeoise, et dont l'élégance de mauvais goût trahissait un "petit crevé" campagnard. Ses traits, assez insignifiants du reste, ne manquaient pas de régularité, et une barbe taillée à la mode, des cheveux lissés avec un soin extrême, témoignaient qu'il avait une haute idée de ses avantages. Sa jaquette, son gilet et son pantalon étaient d'un même petit drap de couleur claire, et son chapeau de paille étriqué penchait prétentieusement sur l'oreille. Une fleur des champs ornait sa boutonnière. D'une main il jouait avec un jonc à tête de cornaline, de l'autre avec un monocle suspendu à un cordon de soie. Ainsi fait et équipé, M. Anatole Chamusset était un modèle assez réussi de ces jeunes fats qui inspirent des passions à certaines femmes frivoles, et parfois aussi, hélas ! à des femmes de tête et de cœur, très-capables pourtant d'apprécier leur égoïsme et leur nullité.

Juliette et M. Anatole, qui suivaient le grand chemin de Pierrefitte, marchaient côte à côte. Causant et riant tout bas, ils formaient un couple gracieux, qui apparaissait dans des alternatives d'ombre et de soleil, sous les arbres de la route. Cependant, quand ils aperçurent Claudine, ils s'éloignèrent brusquement l'un de l'autre, et tandis que Juliette ramenait son voile sur son visage, M. Anatole appliquait son lorgnon à l'œil, dans l'espoir peut-être de cacher son embarras.

Claudine, immobile, les observait avec une fixité qui redoublait leur malaise. Elle fronçait les sourcils ; ses narines se gonflaient de colère. Sitôt qu'ils furent à portée, elle s'écria d'une voix dont elle essayait en vain d'adoucir le timbre irrité :

—D'où viens-tu donc, Juliette ? Tu m'avais dit que tu allais au pré des Grillons, pour surveiller nos faucheurs, et tu n'y as pas paru.

—Il faut croire, Claudine, répliqua sa sœur d'un petit ton délibéré, que j'aurai changé d'avis... Au lieu d'aller voir nos

faucheurs au pré des Grillons, je suis allée voir nos moissonneurs au champ de l'Alouette... Il n'y a pas de mal à cela j'imagine ?

—Non, sans doute ; mais on pourrait croire que, si tu as changé d'avis, c'est que tu devais trouver au champ de l'Alouette une compagnie plus agréable que la mienne.

—Mon Dieu ! mademoiselle Claudine, dit le bel Anatole, c'est le hasard, un pur hasard, qui m'a fait rencontrer Mlle Juliette. J'allais rendre visite à la comtesse de Châteaurocher, qui m'honore de sa bienveillance et qui me permet de chasser sur ses terres, lorsque j'ai eu le bonheur...

—Il suffit, monsieur, interrompit sèchement Claudine ; vous n'avez pas d'explications à me donner, vous... Mais Juliette, qui est bien plus jeune que moi et qui, depuis que nous avons perdu notre bonne mère, se trouve, pour ainsi dire, sous ma garde.

—Je n'admettrai jamais cela, ma chère ! s'écria Juliette avec vivacité ; la différence d'âge entre nous est tout à fait insignifiante, et je prétends avoir autant de liberté que toi-même.

Claudine regarda sa sœur d'un air stupéfait. Juliette, outre qu'elle était d'un caractère frivole et étourdi, n'avait quitté le couvent où elle avait été élevée à la ville voisine qu'une année auparavant ; et quand elle était rentrée chez son père, l'aînée dirigeait depuis longtemps la maison avec autant de zèle que d'intelligence. Aussi, jusqu'à ce moment, s'était-elle soumise à l'autorité de Claudine, et c'était seulement depuis quelques jours qu'elle avait laissé voir des signes de la révolte qui éclatait.

—Il suffit, dit l'aînée ; notre père en décidera.

—Notre père ! répéta Juliette de plus en plus agacée ; tu sais qu'il ne s'occupe guère de nous... En vérité, ma chère, voilà bien du bruit parce que j'ai rencontré M. Anatole à la promenade ! Il me semble pourtant qu'aux termes où nous en sommes...

Elle s'arrêta ; Claudine devint pourpre.

—Aux termes où vous en êtes ? demanda-t-elle ; que veux-tu dire ?

—Eh ! sans doute, il est clair... Mais parlez donc, monsieur Anatole, ajouta Juliette avec impatience en se tournant vers le beau Chamusset, répétez-lui ce que vous me disiez si bien tout à l'heure.

—Certainement, certainement, balbutia Anatole ; il faut que Mlle Claudine sache... Les choses en sont venues à ce point... Ensuite, mademoiselle Juliette, vous pouviez mieux que personne lui exposer de quoi il s'agit... Vous vous exprimez avec tant de tact, de délicatesse !

Et Chamusset tamponnait d'un foulard son front baigné de sueur.

Toutefois, Juliette n'avait pas, à l'égard de son aînée, la hardiesse qu'elle affectait, et elle semblait craindre d'aborder une explication redoutable. Comme tous les deux gardaient le silence, Claudine reprit :

—Si tu le veux bien, ma sœur, nous allons rentrer à la maison où m'appelle une affaire pressante et, chemin faisant, nous causerons... Remercie M. Chamusset d'avoir bien voulu t'accompagner un moment ; mais puisqu'il allait voir Mme de Châteaurocher, nous ne devons pas le retenir davantage.

—Oui, oui, mesdemoiselles, répliqua le bel Anatole avec empressement, vous voilà ensemble, et je vous demande la permission... Au revoir donc et à bientôt !

Il salua et gagna rapidement un chemin latéral qui s'enfonçait dans l'intérieur du pays. Néanmoins, quand il fut hors de vue, il s'arrêta et se dit à lui-même en ricanant :

—A la bonne heure ! j'aime mieux cela. Qu'elles s'arrangent si elles peuvent... Du diable, poursuivit-il en se frottant les mains, si ces jolies filles ne vont pas "s'arracher le béguin" à cause de moi ! Essayons de voir ; ce sera drôle peut-être.

Et le bel Anatole se glissa derrière une haie touffue qui dominait la grande route.

Rien cependant ne sembla d'abord justifier les suppositions

du fat campagnard. Les deux sœurs s'étaient mises paisiblement en marche et se dirigeaient vers le bourg, qui, nous le savons, n'était pas éloigné. Tandis que l'aînée demeurait sombre et pensive, la cadette affectait de chanter, en repoussant du bout de sa bottine les cailloux qui se trouvaient sous ses pas.

Enfin, Claudine reprit avec une sorte de solennité :

—Que voulais-tu dire, Juliette, en parlant des "termes" où tu en es avec M. Anatole ?

—Mon Dieu ! ma chère, répliqua Juliette en essayant d'abattre un papillon qui passait à sa portée, cela se devine sans peine... Cela signifie que M. Anatole m'aime, qu'il veut m'épouser et qu'il va demander ma main à notre père.

—Il t'aime et veut t'épouser ?... Il te l'a dit formellement, n'est-ce pas ?

—Il me le jurait encore tout à l'heure... Qu'y a-t-il de si extraordinaire là-dedans, Claudine ?

—C'est que M. Anatole me jurait exactement la même chose il n'y a pas bien longtemps.

—Ah ! oui, je sais... il m'a expliqué cela. C'était par pure galanterie ; d'ailleurs, tu l'as rembarré si vertement...

—Je ne l'ai pas "rembarré" ; seulement, ce jeune homme, dont les dehors sont séduisants, me semblait avoir de grands défauts, et j'hésitais à lui confier le soin de mon bonheur comme j'hésiterais à lui confier le mien.

—Que veux-tu que je te dise ? L'u l'auras découragé, ou bien il a réfléchi... M'est-il interdit d'accepter ce que tu dédaignes ? M. Anatole est le fils unique du maire de Pierrefitte ; il est bien élevé ; il a passé plusieurs années à L***, puis à Paris, où il a essayé de diverses professions dont il s'est bientôt dégoûté. Revenu ici depuis peu, il désire s'y établir, et comme ses parents lui laisseront une belle fortune, c'est un parti fort convenable. Si vous vous étiez entendus mutuellement, je n'aurais pas songé à te le disputer... Mais est-ce ma faute s'il manifeste de la préférence pour moi ?

Juliette parlait d'un ton aigre, impatient, comme si cette explication eût blessé ses sentiments secrets et révolté son orgueil.

—Eh bien, ma sœur, reprit Claudine, peut-être ne nous aime-t-il ni l'une ni l'autre... J'ai conçu contre M. Anatole des préventions que sa conduite présente semble justifier. On dit que son éducation a été manquée ; qu'il a toujours été indolent, sans énergie ; que les honorables professions auxquelles il a visé successivement se sont trouvées au-dessus de ses moyens ; enfin, qu'il n'a rapporté de ses voyages que des vices et une insupportable fatuité... Tu conviendras que ces assertions étaient bien capables de m'inquiéter, et elles doivent de même te donner à réfléchir.

—Ce sont d'odieuses calomnies, s'écria Juliette ; mais je vois la cause de ton inimitié contre M. Anatole : c'est le dépit que t'inspire sa vive affection pour moi.

Claudine saisit la main de sa sœur et la secoua avec colère.

—Tais-toi, dit-elle, ne me parle pas sur ce ton, ou je serais capable...

Juliette retira vivement sa main et s'éloigna de quelques pas.

Elles marchèrent un moment en silence. Bientôt elles approchèrent d'un petit pont de bois jeté sur la rivière, et au-delà duquel on apercevait les premières maisons de Pierrefitte. Juliette paraissait bouder ; Claudine se montrait de plus en plus agitée, et toutes sortes de sentiments énergiques se reflétaient sur son visage.

—Ma sœur, reprit-elle enfin, tu consentirais donc à épouser M. Anatole, s'il se décidait à te demander en mariage ?

—Il s'y décidera, j'en suis bien sûre, puisque son père viendra voir le nôtre dès demain.

—Demain ? Ainsi, Juliette toi, tu aimes ce jeune homme ?

—Si je l'aime ? Il me témoigne tant de tendresse ! Il se multiplie sous mes pas, et quand il peut m'approcher, comme aujourd'hui, il me tient des propos si flatteurs, si passionnés...

—Tais-toi, tais-toi ! interrompit Claudine en serrant les dents.

—Ah ! tu le vois bien, tu es jalouse ! s'écria Juliette en riant d'un rire cruel, et c'est par pure jalousie que tu parlais si mal de lui tout à l'heure !

Les yeux noirs de Claudine s'allumèrent. Comme l'on passait en ce moment sur le pont, elle poussa sa sœur contre le parapet de bois, et, l'élevant un peu entre ses bras dans un transport d'aveugle fureur, elle dit d'une voix saccadée :

—Méchante ! méchante ! Tu prends plaisir à me torturer, à me déchirer le cœur... Tu mériterais...

Juliette, qui voyait au-dessous d'elle les flots tumultueux de la rivière, fut prise d'une terreur subite et ne put retenir un cri aigu.

Ce cri suffit pour faire rentrer en elle-même l'impétueuse Claudine. Elle reposa Juliette à terre, l'embrassa et lui dit en fondant en larmes :

—Oh ! pardonne-moi, ma sœur ; tu m'as blessée, et je suis devenue folle... Pardonne-moi, je t'en conjure... Si tu veux épouser Anatole Chamusset, je te jure que je ne ferai rien, que je ne dirai rien pour m'y opposer... Seulement, je t'en supplie, sois plus réservée désormais, et évite de te trouver seule avec ce jeune homme... qui peut-être te reprocherait plus tard cette inconvenance.

—C'est bon, répliqua Juliette encore tremblante. Mais comme tu es violente, Claudine ! j'ai cru que tu allais me précipiter dans la rivière !

—Alors je m'y serais précipitée aussi... Encore une fois, oublie ce qui vient de se passer, ma chère Juliette. Si tu savais ! j'ai pris au sérieux ce qui n'était que galanterie frivole, à ce qu'il me semble, et en dépit de moi-même... Tiens, c'est fini ; je ne ferai désormais aucun obstacle à vos projets, je t'en donne ma parole.

Et les deux sœurs, réconciliées, entrèrent dans le bourg. Personne ne paraissait avoir vu la scène du pont ; seul le bel Anatole, caché derrière la haie, avait pu l'observer de loin.

—Du diable si je n'ai pas cru, dit-il en ricanant toujours, qu'elles allaient en venir aux mains ! C'eût été joliment flatteur pour moi !

Cette scène, qui paraissait si plaisante à M. Anatole Chamusset, devait avoir bientôt les conséquences les plus terribles.

III

L'AUBERGE DU CHÊNE-VERT.

La demeure des demoiselles Pichard était, comme nous l'avons dit, la principale auberge de Pierrefitte. La maison avait bonne apparence, et, outre les gros marchands de grains et de bestiaux, certains riches propriétaires des environs ne dédaignaient pas d'y loger. Du reste, Claudine et Juliette s'occupaient fort peu de l'auberge, et leur père lui-même, le bonhomme Baptiste, comme on l'appelait, avait assez à faire d'inspecter les innombrables morceaux de terre qu'il possédait dans toutes les parties de la commune. La surintendance du logis appartenait à la servante en chef, Marion, qui était au Chêne-Vert depuis plus de trente ans et qui, avec son mari François, le valet d'écurie, s'entendait merveilleusement à mener les chèvres.

Aussi, quand les deux demoiselles Pichard arrivèrent, Juliette ne fit-elle que traverser la grande cuisine où Marion s'agitait en compagnie d'une fillette de quatorze ou quinze ans qui lui servait d'aide, et elle s'empressa de monter à sa chambre. Quand à Claudine, elle s'approcha de Marion, volumineuse comme aux joues rouges, à la poitrine largement épanouie.

—N'avez-vous pas reçu, tout à l'heure, demanda-t-elle, un voyageur à cheval ?

—Celui qui a été mordu par un serpent ? Oui, oui, demoiselle. C'est un homme fièrement comme il faut, et François, qui a mis le cheval à l'écurie, dit que tant vaut l'homme, tant vaut la monture.

—Alors vous avez donné des soins à ce pauvre monsieur, qui peut-être n'est pas hors de danger ?

—J'ai fait ce que j'ai pu... j'ai lavé la plaie avec du *moniaque*, et je lui ai fait boire aussi du *moniaque* dans de l'eau... Mais comme ça commençait à enfler, j'ai envoyé chercher le docteur, M. Bonivet. C'est jeune, et ça ne peut pas savoir grand-chose ; je l'ai vu si petit, si petit !... Enfin il est venu, et il est là-haut avec le voyageur. Tenez, justement, le voilà qui redescend, et nous allons avoir des nouvelles.

En effet, on entendait dans l'escalier une personne qui descendait d'un pas alerte. Comme Claudine allait au devant du docteur, Marion s'écria d'un ton d'indignation, en désignant sa jeune aide de cuisine :

—Regardez donc, demoiselle ; j'ai toujours dit que cette Fanchette se perdrait ! Elle se mire dans une de mes casseroles pour arranger ses cheveux ?... L'effrontée !

Fanchette, prise en flagrant délit de coquetterie, se sauva toute confuse. Claudine sourit.

—Allons, allons ! dit-elle, puisque cette pauvre Fanchette n'a pas d'autre miroir... Et puis, Marion, cela prouve que vos casseroles sont admirablement écurées.

En ce moment, le docteur entra dans la cuisine. Il était jeune, comme nous savons ; de plus, il était mince, blond, de petite taille, ce qui le faisait paraître plus jeune encore. Il essayait de suppléer par la gravité de son costume à la gravité dont manquait sa personne. Il portait un habit noir un peu râpé, un pantalon noir, une cravate noir, un chapeau à larges bords. Malgré tout cela, il n'avait pas "l'ampleur" que les malades, et surtout les malades campagnards, exigent d'un médecin ; et quoique le docteur Bonivet, établi depuis quelques mois seulement dans le pays dont il était originaire, passât pour être fort instruit, les gens du voisinage, bourgeois et paysans, hésitaient à lui accorder une entière confiance.

Il ne perdait pas courage pour cela, et sa physionomie ouverte, intel'ligente, habituellement gaie, inspirait la sympathie.

—Monsieur le docteur, demanda Claudine en appuyant sur le titre de Bonivet, comment va notre voyageur ?

—Assez bien, mademoiselle, et j'espère qu'il en sera quitte pour un accès de fièvre... J'ai posé une ventouse qui a produit le meilleur effet... La cure était déjà bien commencée, ajouta le médecin plus bas ; le malade m'a conté avec quel admirable dévouement... Et puis, il faudra continuer les lotions ammoniacales de Marion.

—Tiens ! tiens ! dit Marion, vous vous y entendez donc un peu ?

—Un peu ? répéta Bonivet avec une jovialité qui n'était pas exempte d'amertume ; ah ça, croyez-vous donc qu'on a étudié la médecine pendant dix ans, qu'on a été interne dans les hôpitaux et qu'on possède un diplôme de la Faculté de Paris, sans être en état de soigner une morsure venimeuse ?

—Je ne dis pas le contraire ; mais je vous ai vu si enfant...

—Eh ! ne faut-il pas toujours commencer par là ?... Tenez, mère Marion, vous mériteriez d'attraper quelque bonne fièvre tierce ou quelque bonne fluxion de poitrine, pour que j'aie occasion de vous prouver mon savoir.

—Merci bien... Dans ce cas, je n'oserais vous conter mes misères, et il me faudrait faire venir le vieux M. Martin, l'officier de santé qui demeure à la Chapelle.

Bonivet fronça le sourcil.

—Marion, dit Claudine avec vivacité, monsieur Bonivet est aussi capable que personne de traiter une maladie dangereuse, et, pour ma part, j'aurais en lui une confiance absolue.

—Mille grâces, mademoiselle, répliqua le docteur qui recouvra aussitôt sa gaieté. Ah ! si j'avais une charmante clientèle comme votre sœur et vous ! mais je suis réduit à la clientèle vieille, laide et mâle, toujours sous le prétexte que je suis trop jeune, et cela durera... jusqu'à ce que j'aie trouvé une belle et bonne femme qui daignera partager mon sort. Quant à vous, puisque vous me croyez digne de votre confiance, je vous conseille de prendre aussi des boissons ammoniacales pendant quelques jours, car on ne peut être sûr que le venin...

—Allons donc, interrompit Claudine brusquement, il ne m'arrivera rien... D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton sombre, si

je succombais ce soir, peut-être serait-ce un grand bonheur pour les autres et pour moi !

Bonivet et Marion elle-même furent frappés de l'expression de désespoir qui accompagnait ces paroles. Claudine, voulant peut-être échapper aux observations, allait se retirer, quand le docteur reprit.

Pardou, mademoiselle, j'oubliais... Le voyageur qui est là haut vous prie d'entrer dans sa chambre aussitôt que vous serez de retour.

— Il suffit ; j'y vais.

— Un moment ! s'écria Marion ; pour qui vous prend donc ce monsieur ? Ce n'est pas à vous d'aller dans la chambre des voyageurs !

— Celui-ci est malade, répliqua Claudine avec un sourire triste, et les malades ont des privilèges.

Quand elle eut disparu, Marion dit à Bonivet :

— Qu'est-ce qui lui prend donc ? Elle paraît tout chose aujourd'hui.

— Il serait dommage qu'elle eût des chagrins ; mais c'est une maîtresse femme, et elle les dominera... Allons ! adieu, Marion. Ayez soin de votre voyageur, et s'il survenait quelque accident nouveau, ne manquez pas de m'envoyer chercher.

Claudine était montée au premier étage. Après avoir frappé doucement, elle entra dans la chambre du voyageur ; il était couché tout habillé sur son lit, le visage enveloppé de compresses. Quoique sa bouche fût cachée, on devinait, à l'éclat de ses yeux, qu'il souriait en revoyant la gracieuse fille qui lui avait rendu un si grand service. Auprès de lui, sur une table, était sa valise ouverte dont il avait tiré différents objets, étalés au milieu des fioles et des tasses.

Claudine s'approcha timidement et lui demanda s'il se sentait mieux.

— Cela ne va pas trop mal, ma gentille demoiselle, répliqua-t-il ; j'en ai bien vu d'autres en Afrique et en Italie ! Mais j'ai la vie dure, et je n'en tirerai encore cette fois. Cependant le petit gringalet de médecin qui était là tout à l'heure prétend que si vous n'aviez pas appliqué sans retard sur ma blessure certain joli remède...

Il se mit à rire, ce qui augmenta l'embarras de Claudine. Il reprit d'un ton plus sérieux :

— Excusez-moi... Je vois que vous n'aimez pas qu'on vous rappelle votre acte de courage... Aussi bien, j'ai hâte de vous dire pourquoi je vous ai priée de venir. On assure que je ne saurais éviter un accès de fièvre, et je sens, à certains frissons, que ces prévisions ne tarderont pas à se réaliser.

— La fièvre, monsieur ! Est-il possible ?

— Bah ! bah ! la fièvre et moi, nous nous connaissons depuis longtemps... Je l'ai eue tierce, quarte, typhoïde, pernicieuse, paludéenne, que sais-je ? une collection complète... Mais, pendant que je le peux encore, permettez-moi de vous apprendre ce que j'attends de vous... D'abord, je vous serai obligé de faire savoir sans retard à M. Briffaut, le notaire, mon arrivée à Pierrefitte et l'accident qui me tient dans cette chambre.

— Fort bien, monsieur ; mais j'ignore encore...

— Mon nom ? c'est juste... Le voici.

Il tira d'un élégant carnet une carte qu'il remit à Mlle Richard. Elle y jeta les yeux et lut : CHARLES DUPLESSIS, chef d'escadron d'état-major en retraite.

— Quoi ! monsieur, demanda-t-elle avec curiosité, appartenez-vous à la famille Duplessis dont les propriétés vont se vendre demain à la mairie de Pierrefitte ?

— Précisément. Je ne suis pas tout à fait étranger à ce pays... J'y suis venu autrefois... il y a longtemps.

Il s'arrêta comme s'il craignait d'en trop dire.

— Eh bien ! je connais Mme Briffaut, la femme du notaire. Je vais la voir et lui transmettrai votre commission pour son mari.

— Merci... mais ce n'est pas tout.

Le commandant Duplessis semblait éprouver un malaise croissant ; ses dents claquaient déjà.

— L'accès sera fort, reprit-il, et nul ne peut en calculer les suites ; il est donc sage de s'attendre à tout.

Il prit sur la table un grand portefeuille de maroquin à fermoir d'acier.

— Mademoiselle, poursuivit-il, permettez-moi de mettre ceci en dépôt entre vos mains. Ce portefeuille contient toute ma fortune, et c'est à vous, qui m'avez donné aujourd'hui une marque d'intérêt si touchante, que je désire le confier. Si demain le danger était passé, et si la santé m'était revenue, je vous le réclamerais. Si, au contraire, ma maladie tournait mal, ce qu'il faut prévoir en définitive, je vous prie, aussitôt après mon décès, d'en prévenir Me Blanchard, notaire à L*** et de lui remettre ce portefeuille... M'avez-vous bien compris ? Claudine s'effraya de la responsabilité qu'on voulait lui imposer.

— Monsieur, balbutia-t-elle, je suis très inexpérimentée, et je pourrais faire quelque imprudence involontaire. Pourquoi ne chargeriez-vous pas de ce dépôt M. Briffaut, qui est un fort honnête homme ?

— Jusqu'à ce jour, je n'ai eu de rapports avec lui que par correspondance... Allons ! mademoiselle, ne me refusez pas ; et songez que sans doute je serai sur pied demain.

— Je pourrai, aussitôt que mon père rentrera, le charger de votre portefeuille, et ce sera lui qui aura le devoir.

— Non, non, reprit le commandant avec impatience ; j'ai confiance en vous, en vous seule. Je vous en conjure, ne repoussez pas ma prière... la prière d'un homme qui va mourir peut-être... et dont vous soulagerez le cœur d'un grand poids.

Ainsi pressé, Claudine n'osa résister davantage.

— Soit, reprit-elle ; aussi bien, si ce portefeuille est précieux, il ne saurait être serré avec trop de soin dans cette maison ouverte à tous venants.

M. Duplessis fit un signe de la main pour la remercier de sa condescendance. Son visage s'empourprait ; sa poitrine devenait haletante ; Claudine s'en aperçut.

— Tranquillisez-vous, poursuivit-elle, je respecterai toutes vos volontés... Mais vous paraissez souffrir ; je vais vous envoyer François pour vous aider à vous déshabiller... Puis, Marion et moi, nous veillerons à ce que rien ne vous manque.

Le pauvre commandant ne semblait déjà plus comprendre ce qu'on lui disait, et il ne répondit que par des paroles incohérentes.

Claudine sortit en emportant le portefeuille et alla l'enfermer dans un meuble dont elle seule avait la clé. Pendant le reste du jour, le voyageur fut en proie à une fièvre accompagnée de délire, qui donnait de vives inquiétudes à ses gardes-malades.

IV

UNE VARIÉTÉ D'AVARE.

Jean-Baptiste Richard, le père de Claudine et de Juliette, le maître de lauberge du *Chêne-Vert*, était un homme singulier.

Il avait la "passion de la terre," cette manie qui s'est tant propagée dans nos campagnes, par suite du morcellement excessif des propriétés.

C'est une nouvelle forme de l'avarice, forme qui n'existait pas avant 1789, où le sol n'appartenait qu'à un petit nombre de maîtres, mais qui excite aujourd'hui les convoitises et exalte les passions, comme l'amour de l'or fait chez le thésauriseur. Ainsi, Richard, ou le "bonhomme Baptiste," comme on l'appelait familièrement, ne cessait depuis vingt-cinq ans d'acheter des morceaux de terre dans un rayon de quelques lieues autour de Pierrefitte. Ce n'était pas qu'il eût toujours de l'argent disponible ; loin de là, il vivait dans un état de gêne, et était obligé d'emprunter à gros intérêt pour faire face à ses engagements. Mais le besoin de posséder de la terre l'emportait sur tout, et quand une propriété se vendait, le désespoir l'eût tué s'il n'en avait acquis quelque parcelle. Aussi était-

il le marquis de Carabas de la contrée ; on ne pouvait demander à qui appartenait tel champ, telle prairie, telle laude des environs, sans recevoir la même et unique réponse : " Au bonhomme Baptiste." De plus, une fois qu'il possédait un lopin de terre, on l'eût coupé en morceaux avant de le décider à s'en défaire ; il tenait à chaque broussaille, à chaque rocher stérile, comme l'avare tient à chaque écu de son coffre fort.

Sa richesse n'était donc pas réelle, et il n'opérait de nouvelles acquisitions qu'en grevant d'hypothèques les anciennes, ce qui, grâce à la différence des revenus entre la terre et l'argent, ne pouvait manquer de le ruiner tôt ou tard. Aussi, monté sur un vieux cheval, était-il sans cesse par voies et par chemins pour faire prendre patience à ses créanciers, pour trouver des fonds, arrêter les poursuites, laissant à ses filles le soin d'administrer les domaines et à Marion celui de diriger l'auberge.

Le soir du jour où le commandant Duplessis était descendu au Chêne-Vert, le bonhomme Baptiste arriva chez lui à l'heure habituelle, c'est-à-dire au moment où la nuit commençait à tomber. À peine cavalier et monture étaient ils entrés dans la cour que tous les domestiques furent en l'air. Les demoiselles Pichard elles-mêmes ne tardèrent pas à paraître, et pendant que l'aubergiste descendait pesamment de cheval, on lui cria sur tous les tons :

—Bonsoir, mon père... Bonsoir, notre maître.

D'habitude Pichard répondait brièvement à de pareilles salutations ; mais, ce jour-là, il devait être de la plus charmante humeur, car il répliqua d'un air presque guilleret.

—Bonsoir, petites !... Bonsoir la maison !... François, prends le Gris et donne lui double ration de foin et de litière, il n'en peut plus ainsi que moi.

François s'empressa de saisir " le gris " par la bride et se dirigeait déjà vers l'écurie, quand le bonhomme Baptiste se ravisa :

—Un moment ! dit-il, diable !... j'oubliais.

Il retira des vieilles sacoches en cuir suspendues à la selle, deux sacs d'argent dont il chargea chacune de ses mains, et entra dans la salle à manger. Le couvert était déjà mis, et Fanchette s'empressa d'allumer des flambeaux. Le bonhomme déposa ses sacs sur la nappe et s'assit en grommelant :

—Ouf ! je meurs de faim... Que l'on serve le dîner !

Pichard pouvait avoir soixante-cinq ou soixante-six ans, quoiqu'il fût encore vert et robuste. Sa figure maigre, bistrée, sillonnée de rides, sans barbe ni favoris, avait une expression placide. En revanche, ses petits yeux ronds pétillaient par moments de finesse sournoise. Son costume, demi-bourgeois, demi-paysan, consistait en une longue redingote bleue dont les énormes poches, placées sur le côté, étaient toujours gonflées d'un tas de choses, en un gilet rayé qui descendait jusqu'à mi-ventre, et un pantalon noisette. Du reste, il paraissait fort indifférent sur la mise et avait l'air d'ignorer absolument comment il était vêtu.

À peine fut-il assis que ses deux filles lui prodiguèrent les soins les plus empressés. L'une épongea son front chauve, baigné de sueur, et alla lui chercher sa casquette de forme baroque, suspendue à une patère. L'autre le débarrassa des bottes massives qu'il portait par-dessus sa chaussure. Il se laissait faire sans dire mot, et comme habitué à de pareilles prévenances.

Fanchette apporta le dîner, et on commença de manger sans rien dire. Claudine était distraite et rêveuse. Quant à Juliette, elle n'eût pas demandé mieux que de causer ; mais son père n'aimait pas à être questionné, peut-être parce qu'il ne pouvait répondre à certaines questions, et elle attendait le moment favorable pour donner l'essor à la langue.

Le bonhomme Baptiste, après avoir avalé quelques bouchées et bu un coup de vin, manifesta une loquacité dont il offrait rarement des exemples.

—J'ai fait une bonne affaire aujourd'hui, dit-il en caressant du regard les deux sacs d'argent posés de chaque côté de son assiette : j'ai tiré deux mille francs à Robicholle... Ça n'a pas

été commode, car Robicholle est un véritable juif !... Mais je pourrai demain, à l'adjudication des domaines de Barral, mettre aux enchères sur le Pré-d'en-Bas, dont j'ai envie depuis longtemps et qui peut-être ne montera pas au-dessus de deux cents pistoles.

Tout en parlant, Pichard jetait un coup d'œil oblique sur sa fille aînée qui, en cas pareil, ne manquait jamais de lui faire des remontrances timides sur le danger d'emprunter de l'argent pour acheter de la terre. Mais, cette fois, Claudine se tut, et elle ne semblait pas même avoir entendu ce que l'on disait.

Après une pause, le père reprit laconiquement :

—Et ici, qu'a-t-on fait depuis ce matin ? N'est-il venu personne à l'auberge ?

—Un seul voyageur à cheval, répondit Claudine ; il a eu le malheur d'être mordu par une vipère à la tour de Pierrefitte et paraît fort malade... Le docteur Bonivet l'a déjà visité deux fois aujourd'hui.

—Ah ça ! prend-on ma maison pour un hôpital ?... Et quel homme est ce voyageur, Claudine ?

—Un homme de la plus grande distinction et qui m'a chargée de faire savoir son arrivée à M. Briffaut... Le notaire est accouru ici ; mais le pauvre voyageur avait une telle fièvre qu'on n'a pu obtenir deux mots raisonnables, M. Briffaut a dû se retirer en recommandant qu'on eût bien soin de lui.

Le bonhomme Baptiste avait cessé tout à coup de manger et attachait sur sa fille ses yeux de rat.

—Diable ! diable ! dit-il ; ce monsieur qui nous tombe ainsi des nues la veille de l'adjudication, et qui est en rapports avec Briffaut, m'a tout l'air... Sait-on comment il s'appelle ?

—Oui, père, c'est M. Charles Duplessis, commandant en retraite.

—Duplessis ! Mais alors il appartient à la famille des maîtres du domaine, et compte sans doute racheter la propriété qui va se vendre... Que l'enfer le confonde ! Au fait, ce M. Charles est venu autrefois au château, et il passait pour être ennemi des autres. C'était alors un petit lieutenant sans le sou, et, si ma mémoire ne me trompe, il y eut une vilaine affaire à cause de lui... Mais s'il ne possédait rien dans ce temps-là, comment aurait-il aujourd'hui trois cent mille francs pour couvrir la mise à prix de la terre du Barral ? Ce n'est pas dans l'état d'officier qu'on s'enrichit.

Claudine, malgré sa préoccupation secrète, était surprise de l'intérêt que prenait Pichard à cette affaire.

—Que vous importe tout cela ? dit-elle ; vous n'avez pas, que je sache, l'intention d'acheter le Barral au prix de trois cent mille francs !

—Plût au ciel ! répliqua le bonhomme en poussant un soupir ; mais tu ne comprends rien de rien... Il est dit dans le cahier des charges que quand demain on vendra la propriété, on commencera par mettre aux enchères divers morceaux de terre isolés, de chacun desquels on a fait un lot... Seulement, l'adjudication de ces lots ne deviendra définitive que dans le cas où l'on ne trouverait point d'acquéreur pour la totalité du domaine... Comprends-tu, à présent ?

—Pas trop, mon père.

—Mais, bête, si ce monsieur vient pour acheter la propriété en bloc, je ne pourrai me faire adjuger le Pré-d'en-Bas, dont j'ai envie !

Claudine, dans la crainte d'affliger son père, n'eut garde d'avouer combien ces suppositions lui paraissaient probables. Le bonhomme, vivement agité, ne mangeait plus. Juliette, qui épiait l'occasion d'aborder un autre sujet, se disposait à prendre la parole, quand Baptiste demanda encore :

—Ne m'as-tu pas dit, Claudine, que ce M. Duplessis avait été mordu par un serpent ?

—Oui, et l'accident, qui d'abord ne présentait aucune gravité, pourrait avoir des suites... Aussi, Marion et moi, comptons-nous veiller toute la nuit auprès de ce malheureux voyageur.

—Je vous le défends !

—Pourquoi cela, mon père ?

—Il ne serait pas convenable que toi, une jeune fille... Et Marion, après avoir passé la nuit à veiller, ne serait plus bonne à rien demain... Que ce voyageur vive ou meure, peu nous importe !

—Mon père, pouvez-vous parler ainsi ? C'est un cas d'humanité.

—Humanité ou non, j'entends que toi et Marion vous restiez dans vos chambres... Il n'en mourra point, ajouta-t-il en clignant des yeux, que seulement il soit hors d'état de se lever demain et de se trouver à la vente, c'est tout ce que je demande. Après l'adjudication, il pourra danser une bourrée, s'il le veut... Les affaires sont les affaires.

De pareils sentiments révoltaient bien un peu Claudine ; mais Pichard passait dans sa famille pour un être inoffensif dont les boutades n'avaient aucune portée, et elle ne répliqua pas.

Juliette avait écouté, sans y prendre part, la conversation précédente.

—Cher père, dit-elle à son tour, toute rose et les yeux baissés sur son assiette, vous allez recevoir bientôt la visite du maire, M. Chamusset.

Pichard eut encore un soubresaut.

—Pourquoi donc ? dit-il avec inquiétude ; je lui dois une forte somme, et s'il exigeait le remboursement, je ne serais pas en mesure...

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; son fils, M. Anatole, s'est pris de passion pour moi, et j'ai quelques raisons de penser que le maire ne tardera pas à venir vous demander ma main.

—M. Anatole ! un cadet qui n'est pas bon à grand'chose ! Ensuite ne disait-on pas que c'était à Claudine qu'il en voulait ?

—On s'était trompé, mon père, répliqua Claudine ; il n'a jamais songé sérieusement à moi.

Ces mots semblaient prononcés avec une indicible souffrance. Cependant Juliette remercia sa sœur par un sourire.

—Vous l'entendez, mon père, dit-elle avec gaieté ; réellement le pauvre garçon a la tête perdue et va tourmenter ses parents, dont il est adoré, pour qu'on vous fasse la demande avant vingt-quatre heures.

Le bonhomme se démenait sur son siège.

—Morbleu ! grommelait-il, je ne suis pas décidé du tout... Ce petit monsieur, quoique riche, est un assez triste sire ; et puis...

—Mon père, reprit la stoïque Claudine, Juliette l'aime et se croit sûre d'être aimée de lui.

—Qu'ils s'aiment ou non, je ne m'en soucie guère. Si l'on s'occupait de toutes les lubies des enfants... Tenez, poursuivit l'aubergiste avec impatience, qu'on me laisse en paix ; je rentre éreinté, et l'on me rompt la cervelle... Nous verrons demain.

Les deux jeunes filles, habituées pourtant à cette brusquerie, s'empressèrent de regagner leur chambre. Chemin faisant, l'aînée disait à Juliette :

—Eh bien ! ma chère, es-tu contente de moi ? Ai-je bien réparé mon malheureux emportement ?

—Je te remercie, Claudine, tu m'as soutenue auprès de notre père, qui n'a pas l'air favorablement disposé pour ce mariage ; mais Anatole ne croit pas un re's possible... Si tu savais combien il m'aime ! Il est si bon, si attentionné !... Je serai heureuse !

—Puisse-t-il mériter ces éloges, Juliette ! Seulement, je t'en supplie encore une fois, épargne-moi le détail de vos félicités présentes et futures.

Claudine quitta précipitamment sa sœur pour aller, malgré la défense de Pichard, aider Marion à soigner le voyageur malade. Juliette entra seule dans leur chambre commune.

Pauvre Claudine ! murmurait-elle ; quoi qu'elle en dise, elle est jalouse... Mais est-ce ma faute si Anatole me trouve plus jolie ?

La coquette se mira devant une vieille glace qui décorait

la cheminée, arrangea ses beaux cheveux blonds et se mit à chançonner.

Pendant ce temps le bonhomme Pichard, assis devant la table encore servie, se livrait à des réflexions qui ne témoignaient pas précisément d'une extrême tendresse pour ses filles.

—Au diable ces pécores ! disait-il ; elles sont gentilles, pimpantes, et les beaux fils du pays courent après elles... Je ne veux pourtant pas les marier, car je devrais leur rendre le bien de leur mère. D'après le testament de feu ma femme... une coquine qui aurait dû tout me laisser le domaine du Bois-Garet appartient à l'aînée, celui des Bordes à la cadette ; quand je les marierai l'une ou l'autre, il me faudra restituer... Mais si je n'ai plus Bois-Garret et les Bordes, que me restera-t-il à moi ? Trente ou quarante méchants morceaux de terre écrasés d'hypothèques... On me tirera à quatre chevaux avant que je me décide à cela !

Et il frappa de son pied ferré le carrelage en briques.

—C'est que, poursuivit-il après une pause, il ne sera peut-être pas facile de se débarrasser du père Chamusset... Il sait que mes filles ont du bien, et il m'en demandera une pour son nigaud de fils. Comment répondre non ? Un finaud, le père Chamusset ! Et dire que c'est demain... Peste soit des enfants ! ces deux sottes causeront ma ruine ! Si je pouvais donc les cacher, les envoyer quelque part, trouver au moins un prétexte pour gagner du temps !... Demain... demain... que faire ?

Comme il demeurait plongé dans ses réflexions, Fanchette se glissa dans la salle et se dirigea vers le buffet.

—Que veux-tu ? demanda Pichard avec colère.

—Eh ! notre maître, je viens prendre le pot à l'eau où j'ai préparé de la limonade pour Mlle Juliette... Vous savez qu'elle en boit tous les soirs... Il fait si chaud !

—C'est bon ! va-t'en !

—Mais, notre maître, je n'ai qu'à prendre le pot que voilà.

—Tu raisones ? Décampe, te d'je. Tu reviendras quand je serai parti.

La petite servante se sauva en riant, car, nous le répétons, les colères du bonhomme, bien qu'on ne songeât pas à leur résister, n'effrayaient personne.

Quand Fanchette vint chercher la limonade, Pichard était remonté à sa chambre.

V

LA VENTE.

La propriété du Barral, qui allait être vendue à la mairie de Pierrefitte, était située à une demi-lieue environ du bourg. Elle consistait en une ancienne maison d'habitation appelée "château" dans le voisinage, et en plusieurs fermes d'un excellent rapport.

Habitation et domaine avaient appartenu, pendant plusieurs générations, à la famille Duplessis, une des plus riches et des plus estimées du département ; mais, depuis plusieurs années, la décadence de cette famille, du moins quant à la fortune, avait été rapide. Au commencement de cette période, Ferdinand Duplessis-Barral, le dernier propriétaire, avait quitté la maison natale pour aller exercer au loin des fonctions publiques. Marié à une jeune et charmante femme qui avait pris goût aux plaisirs du monde, obligé par sa charge à une certaine "représentation" (il était préfet), ses dépenses avaient presque toujours excédé ses revenus et ses appointements. Aussi chaque année avait-il été obligé d'emprunter sur son bien patrimonial ; insensiblement, la dette était devenue considérable, si bien que le préfet Duplessis-Barral étant mort presque subitement, quelques mois avant le jour où commence cette histoire, ses créanciers avaient fait saisir la propriété, et on assurait que, se vendit-elle beaucoup au-delà de sa valeur, il ne devait absolument rien rester à la veuve et aux enfants de l'ancien propriétaire.

Quelques instants avant l'heure fixée, un grand nombre de personnes stationnait devant la mairie, où devait avoir lieu

l'adjudication. Parmi elles on pouvait remarquer certains vieux paysans qui s'observaient mutuellement avec défiance, et qui avaient peut-être l'intention secrète de "pousser" quelque lot de leur choix. Mais aucun d'eux ne semblait de taille à enchérir sur l'ensemble du domaine, et sans doute la vente allait se borner aux lots de peu d'importance.

Baptiste apparut à son tour, le chapeau enfoncé sur le front, les mains dans ses poches, affectant un air indolent et ennuyé. Ses yeux brillèrent bien on se fixant sur quelques-uns des assistants qu'il supposait devoir lui faire concurrence dans l'acquisition projetée, mais il se hâta de les baisser et redoubla de nonchalance apparente.

Par malheur, il était trop connu pour que cette attitude donnât le change sur ses intentions. On se le montrait en ricanant, et on disait tout bas :

— Savez-vous à quel lot on veut le bonhomme Baptiste ?

— Peut-être à la Vieille-Garenne.

— Plutôt à la Châtaigneraie-du-Ravin.

— Ou bien à l'Étang-des-Truites.

— Bah ! demanda un loustic, voulez-vous que je vous dise sûrement, moi, quels lots il guigne ?

— Dis-voilà un peu, Jean-Pierre.

— Eh bien ! il les guigne tous.

Pichard feignait de ne rien entendre ; dans la crainte de se trahir, il se tenait à l'écart et échangeait à peine un mot avec ses connaissances les plus intimes.

Il finit néanmoins par se trouver face à face avec une personne qu'il n'osait ou ne pouvait éviter : c'était M. Chamusset, le père d'Anatole.

Chamusset, petit homme gros, au teint rouge, paraissait tout gonflé de son importance, tant comme maire de Pierreffitte que comme un des plus riches propriétaires fonciers de la commune. Cette importance ne se manifestait pas par de la morgue, mais par un franc-parler brutal, par une familiarité excessive, au moyen desquels il s'imaginait gagner de la popularité. Il était vêtu avec quelque prétention, redingote de velours gris à boutons d'argent et pantalon à la cosaque, avec un chapeau de forme impossible. Il marchait le menton encastré dans un énorme faux-col, la poitrine en avant, d'un air satisfait de lui-même.

Il arrêta sans façon l'aubergiste par le collet, et lui dit avec rondeur :

— Enchanté de vous rencontrer, papa Pichard... Ah ça, vous n'êtes pas en tournée aujourd'hui ?

— Comme vous voyez, monsieur le maire, répliqua Baptiste de son ton le plus humble ; une des petites n'est pas bien ce matin et a passé une mauvaise nuit ; de plus, nous avons un voyageur malade... et je suis venu me promener par ici afin de tuer le temps.

— Vous êtes un malin, mon bonhomme, et je parierais... Enfin, je suis content que vous restiez à Pierreffitte aujourd'hui ; j'aurai à vous parler de choses sérieuses.

Et il se mit à rire. Baptiste ne riait pas, lui, car il savait de quoi il s'agissait. Cependant il répondit :

— Tout à votre service, monsieur le maire : nous nous reverrons après la vente.

— La vente !... Ainsi, maître Baptiste, vous convenez que vous venez pour vous rendre acquéreur... de quelque chose ?

— Moi !... non. Ensuite peut-être ai-je été chargé par un ami...

— Un ami ! quel ami ?... On ne vous en connaît pas... Ecoutez, papa Pichard, si vous aviez de l'argent mignon, vous en trouveriez aisément l'emploi sans faire d'acquisitions nouvelles... Oubliez-vous ces dix mille francs que vous me devez et pour lesquels je n'ai pas touché un sou d'intérêts depuis dix-huit mois ?

— Je sais, je sais, répliqua Pichard avec un malaise croissant ; je vous expliquerai... vous comprendrez sans peine... Mais laissez-moi aller, ajouta-t-il, car voici M. Briffaut.

En effet, le notaire rentrait en ce moment dans une salle basse de la mairie, suivi d'un clerc qui portait d'énormes liasses de papiers, et il examinait attentivement la foule,

comme s'il eût cherché quelqu'un qu'il s'étonnait et s'alarmait de ne pas apercevoir.

On se précipita derrière lui dans la salle, grande pièce nue dont les murs n'avaient d'autres ornements que des cartes de géographie. Le mobilier consistait en un vieux bureau de sapin et en quelques bancs. Le notaire prit place au bureau avec son clerc ; celui-ci se mit à éparpiller ses paperasses et à disposer une sorte de bougeoir spécial pour brûler les petites bougies, appelées *feux*, qui servent aux adjudications.

La salle ne tarda pas à être pleine de monde. Outre les paysans dont nous avons parlé, certains bourgeois campagnards étaient accourus des environs. Cependant le notaire Briffaut, de plus en plus inquiet, ne se pressait pas de remplir son office.

Enfin, après avoir regardé plusieurs fois à sa montre, il sentit qu'il ne pouvait attendre davantage, et annonça à haute voix que la vente allait commencer.

Aussitôt un profond silence s'établit dans l'assistance ; tous les yeux s'écarquillèrent, toutes les oreilles s'ouvrirent.

Le hasard voulut que ce fût le Pré-d'en-Bas, le morceau de terre convoité par le bonhomme Baptiste, qu'on mit d'abord en adjudication. Pichard, tout en s'efforçant de montrer une grande indifférence, annonça à demi-voix une enchère de cinquante francs sur la mise à prix.

Un léger murmure courut dans l'assemblée.

— Ah ! le vieux surnois ! disait-on ; c'était le Pré-d'en-Bas qu'il guignait !

Sans doute l'offre ne semblait pas exagérée, car un antagonisme ardent ne tarda pas à s'établir. Un autre amateur eucha de cinquante francs, puis un troisième de pareille somme.

Les offres se multiplièrent ainsi avec rapidité, et au bout de quelques minutes, la mise à prix du Pré-d'en-Bas se trouvait plus que doublée. Dans ces conditions, le marché devenait désavantageux. Mais on voyait que le père Pichard désirait ce lot, et, soit malice, soit entêtement, ses adversaires poussaient avec une vigueur extraordinaire.

Baptiste, dans l'ardeur de cette lutte acharnée, ne conservait pas cet air de calme et de bonhomie qu'il affectait d'habitude. Debout, haletant, le bras tendu, il criait son enchère d'une voix fiévreuse, et à peine quelqu'un avait-il proposé un prix qu'il proposait un prix supérieur.

Aussi le zèle de ses rivaux ne tarda-t-il pas à se ralentir, et enfin le lot fut adjugé à Pichard au prix de six mille cinq cents francs. Nous savons qu'il n'en possédait que deux mille ; encore cette somme lui avait-elle été prêtée à un taux exorbitant par un usurier des environs.

Le bonhomme Baptiste, en atteignant le but de ses désirs, ne put modérer l'explosion de sa joie. Il sauta p' samment, battit des mains et balbutia avec une véritable ivresse :

— Le Pré-d'en-Bas à moi !... à moi ! C'est pour rien... un marché d'or ! Le Pré-d'en-Bas m'appartient !

On mit successivement aux enchères l'Étang-des-Truites, la Châtaigneraie-du-Ravin, les pâturages de la Vieille-Garenne et de nombreux morceaux de terre. A chaque lot nouveau, Pichard s'écriait : " C'est pour rien... un marché d'or ! " et il se hâtait de surenchérir. Evidemment, il n'était plus maître de lui-même. Un démon, plus fort que sa raison et que sa volonté, semblait avoir pris possession de sa personne. Le teint enflammé, la bouche sèche, il cédait à ses instincts, sans réfléchir, sans hésiter et sans craindre. Aussi, quand cette première partie de l'opération se termina, s'était-il fait adjuger à peu près tous les lots secondaires, et par suite il avait à payer sans retard une somme qui dépassait quatre-vingt mille francs.

Dans l'assistance, ces acquisitions avaient causé d'abord une sorte de stupeur, puis de la colère ou de la moquerie. Le notaire lui-même, connaissant la situation gênée du bonhomme Baptiste, s'inquiétait des énormes engagements qu'il contractait, et il lui disait à demi-voix :

— C'est foi bien, monsieur Pichard ; mais enfin, comment vous procurerez-vous tant d'argent pour solder ?

—Ne vous inquiétez pas : je vendrai mon auberge... Et puis, il y a un banquier quelque part qui me fournira de l'argent tant que je voudrai... Et puis... ne vous inquiétez pas.

Enfin, on dut en venir à l'adjudication de l'ensemble, suivant les conditions déterminées. Mais tout faisait présumer qu'il ne se présenterait pas d'acquéreur pour la totalité du domaine et que les adjudications précédentes allaient devenir irrévocables. Aussi, la séance étant restée un moment suspendue, fut-ce d'un ton de découragement que le notaire reprit :

—Attention, messieurs !... Je vais procéder à la vente en bloc de la propriété du Barral... Y a-t-il marchand ?

—Il y a marchand, répliqua une voix ferme du côté de la porte.

Et le commandant Duplessis, le bas du visage caché par un léger bandeau, entra dans la salle. Il s'appuyait sur le bras de Claudine, qui, enveloppée dans une sorte de mantelet paraissait confuse en présence de tant de monde.

Quand Pichard aperçut sa fille et le voyageur, il se laissa tomber anéanti sur un siège, en poussant un gémissement douloureux.

VI

LA FIN DU REVE

L'entrée du commandant Duplessis et de sa gracieuse compagne causa une certaine agitation dans l'assemblée. Le notaire quitta sa place et alla toucher la main au nouveau venu.

—Je commençais à désespérer de vous voir, monsieur, dit-il avec déférence, et j'ai été dans l'obligation...

—Il n'est pas trop tard, pourtant !

—Non, non... Seulement, à raison des adjudications partielles, vous paierez la propriété quelques milliers de francs plus cher.

Duplessis fit un geste d'insouciance et ajouta :

—C'est que la fièvre a été diablement rude, maître Briffaut ; sans les bons soins de cette excellente demoiselle qui, la nuit dernière, s'est partagée entre moi et sa jeune sœur gravement indisposée...

—Voyez-vous ça ! gronda Pichard, qui écoutait.

—Enfin, poursuivit le commandant, il n'y a plus aucun danger ce matin, quoique les jambes ne soient pas très-solides encore... et me voilà... Monsieur le notaire, je suis à vos ordres.

Briffaut s'inclina et reprit sa place derrière le bureau.

Pichard se démenait comme un possédé dans le coin sombre où il avait cherché un refuge.

—Dire que c'est ma propre fille qui me joue ce tour-là ! murmurait-il entre ses dents. N'eût-elle pas mieux fait de laisser crever comme un chien ce roquentin d'officier !... C'est qu'il est capable de tout me reprendre... même le Pré-d'en-Bas !

Claudine n'avait pas l'air de soupçonner la colère de son père ; triste et abattue, plongée dans de sombres rêveries, elle semblait ignorer ce qu'elle faisait, où elle était et pourquoi elle se trouvait là.

Cependant la séance étant reprise, Briffaut annonça, au milieu d'un profond silence, la mise à prix de l'ensemble de la propriété.

—Cent francs de surenchère ! s'écria le commandant.

On alluma les feux, et le notaire fit les appels d'usage. Mais il ne se présenta pas de nouvel enchérisseur, et la dernière bougie étant consumée, le domaine du Barral fut adjugé au commandant Charles Duplessis.

Cette adjudication, comme nous l'avons dit, annulait toutes les autres, et l'assemblée se leva en tumulte. Pichard, désespéré, se prenait la tête dans les deux mains et trépassait.

—Je sais, monsieur, dit Briffaut au commandant, que j'ai affaire à un galant homme, à un membre de l'honorable famille Duplessis ; mais mon devoir m'oblige à vous demander des garanties, afin d'établir que vous êtes en mesure de remplir vos engagements.

—Oni, oui, s'écria tout à coup le bonhomme Baptiste en se glissant à travers les spectateurs ; ce n'est pas le tout de venir ainsi râfler de superbes morceaux de terre au nez et à la barbe des bonnes gens ; il faut encore être en état de payer, et vite, ou sinon... J'aurais payé, moi, et le Pré-d'en-Bas, et la Châtaigneraie, et l'Etang... et tout... si vous n'aviez agi d'une manière si indigne.

—Duplessis ne fit que sourire des défiances dont il était l'objet.

—Vous avez raison, monsieur le notaire, dit-il, et vos fonctions vous obligent à vous montrer rigoureux... Il est facile de tout arranger... Mademoiselle, poursuivit-il en se tournant vers Claudine, voulez-vous bien me remettre ce que je vous ai prié d'apporter ?

Claudine sortit machinalement de dessous son mantelet le volumineux portefeuille que le commandant lui avait confié la veille. Duplessis l'ouvrit et en tira plusieurs grosses liasses de billets de banque :

—Voilà la somme entière, dit-il.

Les campagnards ouvraient de grands yeux.

—Elle ! elle encore ! murmurait le bonhomme Baptiste, en regardant sa fille avec indignation.

Il songeait à se retirer, pour cacher sa honte et son chagrin. Chamusset père, les pouces passés dans son gilet, l'aborda en ricanant.

—Hein ! maître Pichard, dit-il, ce monsieur Duplessis vous a tiré une fière épine du pied ! Où diable auriez-vous trouvé les quatre-vingt mille francs si vos acquisitions étaient définitives ?

—Encore une fois, je les aurais trouvés.

—En ce cas, il vous sera bien plus facile de trouver les dix mille francs que vous me devez... avec les intérêts depuis bientôt deux ans !

—C'est bon, c'est bon... Nous parlerons de cela un autre jour.

—Il faut pourtant, mon vieux, reprit Chamusset en baissant la voix et en glissant son bras sous celui de l'aubergiste, que nous parlions aujourd'hui même de... quelque chose. Je gage que vous savez déjà de quoi il retourne ?

Pichard promena autour de lui un regard d'angoisse, comme s'il eût cherché un moyen d'échapper à cette nouvelle torture. Mais on l'entraîna sur une place qui s'étendait devant la mairie, et où certains gros bonnets du pays s'étaient arrêtés à causer en gesticulant. Là il tenta encore un effort afin d'échapper au tyrannique officier municipal.

—Monsieur le maire, dit-il, je n'ai pas l'esprit tranquille en ce moment, et je ne saurais causer de rien... Ce qui vient d'arriver m'a bouleversé. Penser que je pourrais être propriétaire du Pré-d'en-Bas et... et du reste !

En même temps, il voulait se dégager ; mais Chamusset tenait ferme, car il venait d'apercevoir à quelque distance le bel Anatole, qui lui adressait un signe à la fois suppliant et impérieux. Or, nous savons que M. le maire, si familier et si hardi avec tout le monde, était d'une extrême faiblesse pour son fils unique. Aussi dit-il d'un ton rogue, qu'il croyait majestueux :

—Il me semble, monsieur Baptiste Pichard, que vous ne songez pas à qui vous parlez ! Je suis le premier magistrat de cette commune, et quand je condescends à vous adresser la parole, je vous fais beaucoup d'honneur... D'autre part, il ne vous est pas permis d'oublier que vous me devez une forte somme et que, si la fantaisie me prenait de vous envoyer du papier timbré...

A ce seul mot de "papier timbré," Baptiste frissonna.

—Voyons, voyons, il ne faut pas vous fâcher. Je vous ai dit que j'avais du chagrin rapport au Pré-d'en-Bas... Mais, puisque vous y tenez, causons d'amitié... de bonne amitié, M. le maire.

—C'est justement ce que je demande, dit Chamusset radouci.

Ils gagnèrent la route qui servait de promenade aux habitants de Pierrefitte. L'un et l'autre avaient l'air si affairés, qu'aucun passant n'osait les aborder, et on se contentait de les

saluer de loin. Alors Chamusset demanda à Pichard la main de Juliette pour son fils Anatole, et cela d'un ton détaché, protecteur, en homme qui non seulement n'admettait pas un refus, mais qui encore était persuadé qu'on devait écouter sa proposition avec respect et reconnaissance.

Baptiste, cependant, ne montra nul enthousiasme. Comme il tardait à répondre et cherchait peut-être de quelle manière il adoucirait un refus, Chamusset dit on lui frappant sur le ventre :

—Allons ! père Pichard, je vois où le bât vous blesse... Vous n'avez pas d'argent comptant pour donner une dot à votre fille, n'est-il pas vrai ? et vous tenez à votre terre. Eh bien ! on ne vous demande ni terre, ni argent ; vous garderez tout, et après vous, il y aura ce qu'il y aura... Seulement vous rendrez à la petite le bien de sa mère. C'est le domaine des Bordes qui lui revient, d'après les partages, n'est-ce pas ? tandis que le Bois-Garet revient à sa sœur... Il faudra donc se contenter des Bordes... pour le moment.

—Les Bordes ! répéta Pichard, c'est celle de mes propriétés à laquelle je tiens le plus.

Pichard eût dit exactement la même chose de n'importe quelle autre terre dont on lui eût parlé de se séparer.

—Mais, diable d'homme, pensez donc que les Bordes et le Bois-Garet ne vous appartiennent pas, que vous avez dû prévoir ce qui arrive aujourd'hui et qui devait arriver tôt ou tard... Ecoutez encore, mon vieux Baptiste : Anatole aura toute ma fortune un jour, et vous savez que j'ai de quoi... De plus, cette créance de dix mille francs, qui vous gêne si fort, je la remettrai à nos enfants, et c'est à eux que vous paierez désormais l'intérêt et le principal. Vous ne les trouverez pas trop durs envers vous, j'imagine... Voyons, est-ce dit ? Frappez là.

Et M. le maire tendit la main, comme s'il se fût agi de taper pour un marché de grains ou de bestiaux.

Pichard feignit de ne pas voir ce geste.

—J'avais l'intention, balbutia-t-il, de ne marier la plus jeune qu'après l'aînée ; d'ailleurs, Juliette est malade, et on ne sait jamais comment tourneront les maladies.

—Malade ! allons donc ! Hier encore, elle se promenait en riant et en chantant, selon son habitude.

—Ces jeunes filles commettent tant d'imprudences !

—Finiissons-en, père Pichard ; nous allons nous arranger à l'instant même, et nous marierons nos jeunes gens dans le plus bref délai, ou j'enverrai dès ce soir à un huissier certain papier qui porte votre signature.

Baptiste, tout frémissant et contenant sa colère, dut accorder son consentement.

—Hum ! j'étais sûr que nous nous entendrions ! reprit Chamusset : je reçois votre parole... Ce soir ou demain, Anatole et moi nous irons voir votre jolie malade, et si ce que l'on me dit est vrai, notre visite ne peut manquer de la guérir, je vous l'affirme.

Puis Chamusset, qui voyait son fils rôder toujours à quelque distance, se hâta de le rejoindre.

Il était temps pour le bonhomme Pichard que cette scène de torture se terminât. Il se dirigea vers sa demeure en chancelant comme un homme ivre.

—Tout est perdu, pensait-il. Le Pré-d'en-Bas, la Châtaigneraie, l'Étang... plus rien !... Et maintenant c'est le domaine des Bordes qu'ils veulent m'arracher... Qu'on prépare ma fosse... C'est fini, je le sens... si je n'y mets bon ordre !

VII

LES DEUX MÉDECINS.

Rentré à l'auberge du Chêne-Vert, le commandant Duplessis se ressentait à peine de la morsure de serpent qui avait failli lui être si funeste ; il s'était débarrassé de toutes ses compresses, et, sauf une cicatrice presque imperceptible à la joue, rien ne rappelait plus le terrible accident.

Maintenant il paraissait occupé de graves intérêts. Après avoir pris connaissance d'une lettre arrivée par l'intermédiaire du notaire Briffant, il s'empressa d'écrire lui-même plusieurs

lettres, qu'il envoya à la poste, et il expédia au plus prochain bureau télégraphique un homme à cheval pour porter une dépêche dont il reçut aussitôt la réponse.

S'étant acquitté de ses soins divers, il s'habillait pour sortir, quand il entendit parler avec véhémence dans le corridor qui précédait la chambre des demoiselles Pichard ; on eut dit d'une violente discussion. Une grosse voix, aux intonations enrouées, voix de campagnard ivrogne, dominait les autres et disait avec un accent irrité :

—Je vous répète, monsieur le docteur, si docteur vous êtes, que je ne souffrirai pas que vous alliez sur mes brisées et que je ne vous permettrai pas d'entrer dans la chambre de mes malades. Je ne suis qu'un simple officier de santé de la Faculté de Montpellier, mais je sais aussi bien que personne comment il faut traiter la petite Juliette Pichard. Je connais son tempérament beaucoup mieux que vous, qui voyez le sujet pour la première fois, et il s'agit d'une indisposition sans importance dont je viendrai facilement à bout.

—Et moi, répliqua-t-on avec ironie, je prendrai la liberté, monsieur l'officier de santé de la Faculté de Montpellier, de n'être nullement de votre avis. J'ai constaté, au contraire, dans la maladie de Mlle Juliette certains symptômes étranges, inexplicables, qui méritent la plus sérieuse attention.

—Inexplicables... pour vous ; qui n'avez appris la médecine que dans les livres et non pas au lit des malades. Encore une fois, "j'ai l'habitude" de cette école... Elle aura "mangé de travers" quelque licherie ; voilà tout... Laissez-nous donc tranquilles ; on n'a pas besoin de vous ici. On est venu me chercher de la part du père, le bonhomme Baptiste, et je n'entends pas qu'on essaie de me contrecarrer.

—Moi, j'ai été mandé par Mlle Claudine, qui était fort alarmée de l'état de sa sœur, répliqua le docteur Bonivet, et j'ai pu m'assurer que malheureusement ces alarmes étaient fondées. Prenez garde, monsieur, que, par ignorance ou par excès de confiance, vous ne fassiez quelque bêtise dont vous serez responsable, je vous en avertis.

Une voix douce, qui ne pouvait être que celle de Claudine, adressa des observations conciliantes aux deux médecins ; mais Martin, l'officier de santé, n'en tint aucun compte.

—C'est une indignité ! s'écria-t-il ; vous savez pourtant, Claudine, que depuis trente ans personne n'est mort dans cette maison sans avoir été traité par moi ! Votre mère elle-même... Mais il suffit ; puisque l'on n'a plus confiance dans mon savoir, je ne reviendrai jamais ici... jamais... jamais.

Il se démenait, frappait du pied.

—Monsieur, dit le docteur Bonivet, vous faites bien du bruit près de la chambre d'une malade... et d'une malade qui est en danger. En toute autre circonstance, je vous céderais volontiers la place ; mais puisque j'ai été appelé, je considérerai comme un devoir de m'assurer que vous ne vous trompez pas sur le cas présent.

—Fort bien, monsieur, s'écria Martin en trépignant de plus belle ; vous avez l'air de penser que je me trompe ! Pourquoi ne pas dire tout de suite que je suis "un Ana, un boucher," comme, vous autres docteurs, vous appelez les pauvres officiers de santé ?... Mais vous avez de qui tenir ! Déjà votre père, qui était docteur aussi, ne se gênait pas pour vomir des horreurs contre moi et pour me souffler la belle clientèle du pays... Je ne m'attendais pas pourtant à ce que vous viendriez me relancer jusque chez le bonhomme Baptiste, mon client, depuis un temps immémorial, mon débiteur, mon ami !

—Ah ça, interrompit tout à coup avec rudesse quelqu'un qui sortait d'une pièce voisine, qui donc s'avise de molester cet excellent M. Martin ? Est-ce vous, jeune homme ? Je ne veux pas médire de votre science, voyez-vous ; mais je ne me soucie pas que mes filles consultent un blanc-bec. J'aime mieux qu'elles aient affaire au bon papa Martin, qui les connaît depuis leur naissance, qui sait ce qu'il leur faut... Je ne vous ai pas mandé, que je sache !

—Mon père, dit Claudine avec timidité, voyant ma sœur en proie à de cruelles souffrances, j'ai pensé que peut-être...

—De quoi te mêles-tu ? Je ne suis pas mort encore pour qu'on donne des ordres ici sans me consulter !

La pauvre Claudine garde le silence.

—Eh bien ! monsieur le docteur, s'écria Martin triomphant, vous savez à présent de quoi il retourne. Vous ne vous frotterez plus à venir chez le bonhomme Baptiste !

—Fort bien, monsieur, je me retire ; mais mon devoir d'honnête homme et de médecin m'oblige à prévenir M. Pichard que l'on fait fausse route, et que l'état de Mlle Juliette est grave, très grave, presque désespéré...

—Mon Dieu ! monsieur Bonivet, s'écria Claudine avec épouvante, serait-il possible que ma sœur...

—Bah ! jalousie de métier ! interrompit sèchement l'aubergiste. Allez ! allez ! mon petit monsieur, le papa Martin connaît son affaire, et il traitait déjà des malades avant que vous fussiez né. Je gage que Juliette guérira bientôt ! Oui, elle guérira et pourra épouser le fils Chamusset, qui raffole d'elle et qui est venu tout à l'heure s'informer de sa santé... Ça touche le cœur de voir ces deux enfants si amoureux l'un de l'autre !... Aussi ne veux-je pas que rien retarde le mariage ; Chamusset accorde de gros avantages à son fils, et Juliette aura pour dot les Bordes, qui lui appartiennent du chef de sa mère. Vous sentez bien que je ne songe pas à les lui retenir ! je l'aime trop pour cela, d'ailleurs, ça serait contraire au code... Il faut donc que Juliette se rétablisse bien vite pour accomplir ce beau mariage, pour me donner des petits enfants qui hériteront de tous mes morceaux de terre... quand je mourrai !

Sans doute il y avait dans les paroles de Pichard quelque chose qui blessait particulièrement Claudine, car elle rentra avec précipitation chez la malade.

Malgré l'avanie qui lui était faite, le jeune médecin paraissait retenu par un sentiment supérieur à son amour-propre professionnel et hésitait à s'éloigner. Martin crut devoir abuser de ses avantages.

—Ah ça, monsieur, reprit-il brutalement, comment vous dira-t-on les choses pour vous faire comprendre que vous êtes de trop ici ? Attendez-vous donc que je vous cède la place ?

—Et moi, monsieur, pensez-vous que je me laisserai mettre à la porte comme un valet ? Vous voudriez sans doute pouvoir conter partout que, grâce à votre influence, j'ai été chassé de cette maison ; mais, de par tous les diables, je ne souffrirai pas...

—Alors, cela regarde mon compère Baptiste ; si c'est là me regardait...

—Oseriez-vous porter la main sur moi ?

—Tout de même... vous ne me faites pas peur !

—Allons, allons, messieurs, interrompit l'aubergiste, ne nous fâchons pas... Comme le plus jeune, monsieur Bonivet, c'est à vous de déguerpir.

—Du diable si je n'ai pas envie...

Nul ne sait comment cette scène se fût terminée, quand le commandant, qui n'en avait pas perdu un mot et qui désirait épargner au docteur quelque nouvel affront de ces deux butors, ouvrit brusquement sa porte.

Sa présence subite imposa à tous. Bonivet s'inclina en rougissant, car il était honteux d'être vu dans cette position fautive et humiliante par un homme tel que le commandant Duplessis. Pichard prit la mine souriante et obséquieuse d'un aubergiste devant un bon client. Quant à Martin, il avait l'air effaré d'un paysan à la vue d'une personne inconnue qui lui inspire défiance et respect.

L'officier de santé, en effet, n'était guère autre chose qu'un paysan, avec sa face vulgaire et hâlée, ses yeux rouges et son nez "trognonant," qui annonçait des habitudes d'ivrognerie. Il avait pris les manières grossières des gens qu'il fréquentait, et son costume était à l'avenant. Aussi avait-il plutôt l'apparence d'un maquignon ou d'un marchand de bœufs que d'un membre de la docte Faculté.

Le commandant lui jeta un regard qui manquait absolument de bienveillance et tendit la main à Bonivet.

—Enchanté de vous voir, monsieur, dit-il très haut, et je vous prie d'entrer chez moi... Vous m'avez déjà sauvé d'un grand danger, mon cher docteur, et je compte recourir souvent à vous... Entrez donc ; je serai heureux de passer quelques instants en votre compagnie.

Bonivet comprit l'intention délicate du commandant, et se laissa conduire en balbutiant des paroles de politesse. Duplessis ajouta :

—Monsieur Pichard, faites-nous servir une bouteille de madère et des biscuits... Le docteur acceptera, j'espère, quelques rafraîchissements.

Et il referma la porte sans cérémonie.

Pichard et l'officier de santé restèrent tout interdits dans le corridor.

—Ah ça, qui est donc ce monsieur décoré ? demanda Martin à demi-voix.

—Un voyageur qui fait chez moi beaucoup de dépense... le commandant Duplessis.

—Miséricorde ! le nouveau maître du Barral ! dit Martin. Et il s'empressa d'ôter son chapeau, bien que l'on ne pût plus le voir et que la porte demeurât close.

Duplessis et le docteur se trouvaient dans une chambre, qui était la plus belle et la plus confortable de l'auberge. Le commandant offrit un fauteuil à son hôte qui, d'abord un peu embarrassé, finit par prendre son parti en brave.

—Ma foi ! commandant, dit-il, je vous dois des remerciements. Avec autant de tact que de bonté, vous m'avez tiré d'une situation fort ridicule.

—J'ai admiré, mon cher petit docteur, avec quelle patience vous supportiez les injures d'un pareil malotru. A votre âge, je n'aurais pas eu cette longanimité, je vous jure.

—Bah ! ne nous occupons plus de cet homme, contre lequel mon père a montré jadis trop d'indulgence... Ce qui me désole, c'est que je ne puis donner des soins à Mlle Juliette, et je crains fort que ce vieil imbécile ne commette quelque sottise irréparable.

—Ah ça ! qu'a donc la pauvre enfant ? demanda Duplessis avec distraction.

—Je l'ignore ; mais dans la courte visite que je viens de lui faire, j'ai constaté divers symptômes de mauvais augure. Ce mal venu tout à coup, sans cause apparente, a un caractère bizarre qui confond toutes mes idées. En vérité, si Mlle Juliette n'était pas entourée d'une famille qui la chérit, de serviteurs qui lui sont dévoués, je pourrais croire...

Le docteur n'acheva pas sa pensée et secoua la tête.

—Que voulez-vous dire, monsieur Bonivet ? demanda Duplessis avec étonnement.

Avant que le médecin eût eu le temps de répondre, Fanchette, la petite servante, entra, portant sur un plateau une assiette de biscuits, des verres et une bouteille qu'elle déposa sur la table.

—Fanchette, demanda Bonivet, comment va Mlle Juliette à présent ?

—Toujours bien mal, monsieur ; on croit que ça la quitte, et puis aussitôt ça la reprend plus fort... Mlle Claudine se tient à côté de son lit, et c'est elle qui la fait boire ; mais tant plus la pauvre demoiselle boit, tant plus elle a mal au cœur.

En même temps, Fanchette donnait à son fichu salo un tour plus galant sur ses épaules.

—Et M. Pichard, comment s'arrange-t-il au milieu de tout cela ?

—Ah ! il aime joliment sa fille, allez ! Il entre à chaque instant dans la chambre, et dit de bonnes paroles à Mlle Juliette, histoire de la consoler, et il lui parle de monsieur Anatole, qui doit soi-disant l'épouser bientôt... On n'aurait jamais cru qu'il l'aimât autant que ça !

—Et vous, Fanchette, demanda le docteur, aimez-vous bien, Mlle Juliette ?

—Si je l'aime, la chère demoiselle ! Il n'y a pas encore huit jours qu'elle m'a donné un de ses vieux corsets, et il me va ! Je voudrais que vous vissiez un peu comme il me va bien !

Bonivet la congédia du geste et parut réfléchir.

— Ah ça, docteur, demanda le commandant à voix basse en emplissant les verres, que disiez vous donc tout à l'heure au sujet de cette maladie ? Soupçonneriez-vous qu'une main criminelle...

— Moi ! répliqua Bonivet avec empressement, je ne soupçonne personne... Qui pourrais-je soupçonner ici ? A la vérité, je ne comprends rien à l'affection dont M^{lle} Juliette est atteinte, mais c'est par ignorance peut-être... Je suis jeune ; j'ai beaucoup à apprendre... et tous les ans ne s'appellent pas Martin !

Cette saillie ramena un peu de gaieté. On but du madère, on fuma des cigares, et on causa amicalement pendant quelques instants. Bientôt Bonivet se leva.

— A présent, reprit-il, que Martin est parti sans doute et que j'ai bivouaqué sur le champ de bataille, j'vous demande la permission de me retirer. Je dois veiller à ce que l'officier des antéaura pu dire de moi à Pierre-fitte... D'ailleurs, vous vous disposiez, je crois, à sortir aussi ?

— En effet, il faut que je me rende au Barral... Je pense que j'aurai assez de force pour faire cette promenade à pied ?

— Certainement... Et je m'explique votre impatience de visiter votre nouvelle acquisition... Vous comptez vous y installer, sans doute ?

— Je... je ne sais pas... Peut-être plus tard... Ah ! la vue du Barral ne peut éveiller en moi aucun agréable souvenir !

Il soupira, mais il reprit presque aussitôt avec un rire un peu forcé :

— Allons, docteur, je veux vous accompagner jusqu'à la porte de l'auberge, au vu de tous les gens de la maison, afin qu'il soit bien constaté que vous êtes sorti d'ici le dernier, avec les honneurs de la guerre.

Il prit le bras de Bonivet. Comme ils traversaient le corridor, une porte s'ouvrit, et Claudine, tout en larmes, accourut vers eux.

— Quoi ! monsieur Bonivet, dit-elle en sanglotant, allez-vous abandonner ainsi ma pauvre Juliette ? Ne vous inquiétez pas des boutades de mon père... Il doit de l'argent à M. Martin et ne pouvait, en sa présence... Mais moi, je n'ai de confiance qu'en vous... Si vous saviez comme elle souffre ! Ses crises, ses spasmes d'estomac ne cessent pas d'un instant ! Tenez, écoutez encore !

En effet, malgré la distance et malgré la porte close, on entendait des plaintes douloureuses, parfois des cris aigus.

Mon Dieu ! mademoiselle Claudine, que voulez vous que je fasse ? répliqua le docteur. Votre père est le maître ici, et il m'a congédié assez vilainement... Eh bien, veillez à rem-

plir mes prescriptions secrètes... Ce soir, si M. le commandant le permet, je reviendrai le voir, et pendant que je serai chez lui, vous pourrez me rendre compte de l'état de votre sœur... Je ne saurais m'exposer à une nouvelle insulte de votre père !

— Je rentrerai de bonne heure, dit Duplessis, et vous resterez auprès de moi autant qu'il vous plaira.

Claudine le remercia par un regard, puis elle prit la main de Bonivet et la serra dans les siennes.

— Je compte sur vous, dit-elle avec effusion ; revenez ce soir... Oh ! vous la sauverez, n'est-ce pas ? Promettez-moi de la sauver !

Comme les cris devoient plus déchirants, elle fit rapidement un signe d'adieu et disparut.

— Quel ange ! disait Duplessis avec admiration.

Le docteur était pensif.

VIII

LE CHATEAU DU BARRAL

Peu d'instants plus tard, le commandant Duplessis se dirigeait à pas lents vers le Barral.

Quoique la campagne fût fort belle, Duplessis, à mesure qu'il avançait, devenait mélancolique. De temps en temps, il s'arrêtait et comparait un souvenir lointain à la réalité présente ; on eût dit que chaque pas réveillait en lui un monde de pensées.

Cette agitation s'accrut encore quand il atteignit un endroit d'où l'on apercevait le château du Barral, et il s'arrêta de nouveau. L'habitation était un vieux bâtiment, très-vaste, mais très-bas, qui avait un aspect monacal. Autrefois, en effet, il avait servi de maison de retraite à une abbaye de bénédictins, située dans un bourg du voisinage. Les murs en granit étaient tout noirs, percés de longues fenêtres et de portes monumentales. Le toit, en tuiles courbes et presque plat, était revêtu de mousse verdâtre. Cette demeure avait un air



Et la jeune fille triste et pensive rêvait à son amour méconnu.

triste, refragné, qui ne donnait nullement le désir d'y passer sa vie, et on s'expliquait que ses anciens propriétaires l'eussent laissée longtemps inhabitée.

En revanche, comme nous l'avons dit, les alentours étaient pittoresques et riants. La rivière, avec ses méandres gracieux, n'en passait guère à plus de cent pas. En face du Barral s'élevait un moulin dont le barrage avait peut-être, par corruption, donné son nom au château. Le sol était onduleux, boisé, couvert de champs de blé noir, de châtaigneraies, de prairies, et un paysagiste y eût trouvé de nombreux sujets de tableaux.

Les yeux de Duplessis s'étaient fixés longuement sur la

vieille habitation et avaient fini par se remplir de larmes. Mais il ne tarda pas à réagir contre cette faiblesse involontaire.

—Tonnerre ! que je suis bête ! murmura-t-il ; avançons !... Aussi bien je suis curieux de savoir comment Mme Florence va me recevoir.

Et il pressa sa marche, afin peut-être de ne plus retomber dans un attendrissement dont il rougissait.

L'aspect du château n'était pas plus séduisant de près que de loin. On y pénétrait par une lourde porte cintrée à deux battants ; mais évidemment elle ne s'ouvrait jamais, ou du moins elle n'avait pas été ouverte depuis bien des années, et ce fut vers une petite porte basse et modeste, située à l'angle du bâtiment, que se dirigea Duplessis.

Au-dessus de celle-là était écrit en gros caractères le mot *Régie*, et le commandant, qui connaissait fort bien les êtres de la maison, ayant frappé doucement, entra dans une pièce du rez-de-chaussée dont les fenêtres étaient protégées par des barreaux de fer.

Cette pièce, boisée en châtaignier vermoulu, dont la peinture jadis rougeâtre était toute craquelée, avait un mobilier fort simple, presque pauvre, consistant en un cassier et un bureau de bois noir, en quelques chaises de paille et un antique fauteuil de cuir. Le fauteuil, à demeure derrière le bureau, était occupé en ce moment par une dame qui, à l'arrivée de Duplessis, se leva avec une émotion visible. Cette dame, qui gérait la propriété du Barral, était Mme Florence, dont le nouveau propriétaire semblait redouter l'accueil.

Veuve de l'ancien régisseur, qui s'était tué à la chasse une quinzaine d'années auparavant, Mme Florence avait conservé les fonctions de son mari et s'en acquittait avec autant de probité que d'intelligence. Elle était parvenue, par sa sage gestion, à doubler presque le produit du domaine. Elle avait accompli des miracles afin de répondre aux incessantes demandes d'argent du défunt préfet, et ce n'était pas sa faute si, dans les dernières années, les affaires de ses maîtres avaient pris une si fâcheuse tournure.

Florence Grimont était une petite femme maigre, noire, aux yeux de feu, aux allures viriles. Peut-être n'avait-elle jamais été jolie, quoique sa figure exprimât la franchise et l'honnêteté. On n'eût pu dire non plus quel était son âge, car ses traits accentués, anguleux, annonçaient aussi bien vingt-cinq ans que cinquante ; néanmoins, quelques filets blancs, qui commençaient à traverser sa rude chevelure, permettaient de supposer qu'elle avait déjà dépassé l'âge de la maturité. Elle était vêtue d'une robe de laine de couleur sombre, montant jusqu'au col et dessinant des épaules osseuses. Quand elle devait voyager à cheval, elle ajoutait à ce costume un pantalon d'homme, des souliers à épérons, et se coiffait d'un chapeau de feutre muni d'un petit voile vert. Ainsi équipée, elle était connue à dix lieues à la ronde, et l'étrangeté de son costume ou de ses manières ne nuisait nullement à la considération qu'elle inspirait.

La présence du commandant semblait lui enlever son assurance habituelle. Sans songer à le saluer, elle l'examinait avec un mélange de surprise, de crainte et de colère. Enfin, elle s'inclina et dit d'une voix altérée :

—Vous... vous, monsieur Charles ! Ah ! je ne m'attendais pas à vous revoir jamais ici !

—Cependant, chère madame Florence, vous devez connaître déjà...

—Oui, oui... Vous êtes maintenant seul maître dans cette maison, monsieur Charles, et ma tâche à moi est finie... Aussi, après vous avoir mis en possession de votre bien, saurai-je ce qu'il me reste à faire.

—Auriez-vous la pensée de quitter le Barral ? J'espère qu'il n'en est rien.

En même temps, Duplessis invita du geste Mme Florence à reprendre sa place, tandis que lui-même s'asseyait sur une chaise. Elle obéit en silence ; mais on jugeait, au froncement de ses sourcils, qu'elle avait pris une détermination dont il serait difficile de la faire démorner.

Le commandant, de son côté, ne se pressait pas de parler. Le front penché, l'œil fixe, il était retombé dans une douloureuse rêverie.

—Je pensais, monsieur, reprit enfin la gérante, que vous voudriez voir en quel état se trouve le château.

—Rien ne presse, répliqua Duplessis ; je sais que vous avez dû maintenir ici le meilleur ordre... Avant que nous fassions ensemble dans la maison une visite indispensable, permettez-moi de me remettre et d'attendre que je me sente assez fort pour subir cette épreuve.

—Il est vrai, la vue de cette vieille demeure doit éveiller en vous de cruels souvenirs et... des remords !

—Des remords... peut-être, mais certainement de poignants souvenirs. Quant à vous, madame Florence, vous n'avez connu sans doute qu'imparfaitement les détails de ce drame de famille.

—J'en conviens, il a laissé dans mon esprit bien des obscurités et des incertitudes. Cependant, l'opinion de mon pauvre Grimont et la mienne a toujours été que les torts les plus graves venaient de vous.

—Pas tous, madame Florence, et je peux aujourd'hui vous révéler, à vous la vieille amie des Duplessis, sinon la vérité entière, du moins les circonstances principales de cet événement. Vous jugerez si j'ai mérité tant de colère et tant de haine.

Mme Florence se rapprocha du commandant avec curiosité. Tout ce qui touchait à ses anciens maîtres l'intéressait fort, et d'ailleurs, comme elle l'avait laissé entrevoir, elle tenait à éclaircir certains points sur lesquels s'était exercée souvent son imagination dans la solitude où elle vivait.

—Vous savez, reprit Charles Duplessis après une pause, comment mon cousin Ferdinand Duplessis, qui avait pris le nom de Duplessis-Barral, épousa Ernestine de Champfleur quelque temps avant la catastrophe où je jouai un rôle si fâcheux. Ernestine avait peu de fortune ; mais elle était charmante, très-instruite, et portait un nom des plus honorables. Ce mariage n'avait donc rien de désassorti ; Ferdinand rêvait les honneurs, les grandes charges publiques, et il avait dû désirer pour compagne une belle et spirituelle personne, qui annonçait déjà une reine de salons, une femme du monde accomplie. Le mariage se conclut, en apparence à la satisfaction commune et avec l'approbation publique.

—Mais ce que l'on ne savait pas, madame Florence, c'était que, moi aussi, j'aimais Ernestine et qu'il existait déjà un engagement sérieux entre elle et moi.

—Mme de Champfleur, la mère d'Ernestine habitait la ville de L***, à quelques lieues d'ici. J'allais chaque année, avec mon cousin Ferdinand, passer quelques jours à L***, et nous étions reçus chez Mme de Champfleur comme les enfants de la maison. J'aimai Ernestine, et, grâce à l'intimité presque fraternelle qui régnait entre nous, il ne me fut pas difficile de lui faire partager cette affection. Par malheur, comme je l'ai dit, elle n'avait qu'une fortune très-moderne, et moi, alors simple lieutenant, je ne possédais rien. Force nous était donc d'attendre qu'une circonstance nouvelle, dont nous ne pouvions pourtant préciser la nature, me permit de demander à Mme de Champfleur la main de sa fille, avec l'espoir de l'obtenir.

—Sur ces entrefaites, et pendant que j'étais en garnison dans une ville du Midi, Ferdinand qui, comme moi, était bien accueilli dans la maison de Champfleur, s'éprit à son tour d'Ernestine. Mon cousin, vous le savez, avait une nature froide, posée, réfléchie, en apparence peu susceptible d'une passion de ce genre. sans doute il voyait dans Mlle de Champfleur certaines qualités éminentes dont il comptait tirer parti pour la réalisation de ses vues ambitieuses. Quoiqu'il fût âgé seulement de quelques années de plus que moi, sa position administrative était déjà fort belle, et il jouissait d'une fortune convenable. Ces avantages tentèrent peut-être Ernestine qui, elle-même, était de caractère à les apprécier ; elle en fut éblouie et ne songea pas à l'absent.

—Du reste, ce mariage semble avoir été surtout l'œuvre de Mme de Champfleur. Vous ne pouvez avoir oublié, madame

Florence, combien elle était tenace dans ses volontés, hautaine, impérieuse d'habitude et pourtant rusée au besoin..."

—Oui, oui, monsieur Charles, répliqua la gérante. C'était une femme altière, et il ne fallait pas essayer de lui tenir tête!

—Comment la pauvre Ernestine eût-elle résisté aux obsessions, à une influence toute-puissante? Néanmoins, dans la famille de Champfleury et dans la nôtre, on n'ignorait pas sans doute les engagements qui existaient entre la jeune fille et moi, car on me fit mystère de ce mariage. Malgré notre proche parenté, Ferdinand, ni aucun des siens, ne jugèrent à propos de me l'annoncer quand il était encore en projet, et je n'en eus connaissance que plusieurs mois après sa conclusion.

—Lorsque j'appris la vérité, je faillis devenir fou de colère et de douleur. Je ne savais si je devais plus m'indigner de l'abandon insultant d'Ernestine que des procédés odieux de mon cousin. Je demandai un congé au ministre de la guerre, et, sans prévenir personne, j'accourus ici, où j'étais sûr de trouver les nouveaux mariés.

—Quel était mon projet? Je serais fort embarrassé de le dire aujourd'hui, car les idées les plus monstrueuses, les plus extravagantes, bouillonnaient dans mon cerveau. Je ne saurais dire non plus comment s'accomplit mon long voyage; je me souviens seulement qu'après m'être arrêté pendant quelques minutes à l'auberge de Pierrefitte, j'arrivai ici comme un ouragan.

—Je ne rencontrai personne pour m'introduire; mais j'étais un ancien familier du château, et je me dirigeai sans hésitation vers la grande salle à manger, que l'on appelle la salle d'armes, à cause des trophées de vieilles épées et de vieilles armures qui la décorent.

—C'était à l'issue du déjeuner. Ernestine se trouvait seule et lisait une revue des modes qu'on venait d'apporter. Sa mère était au jardin, et Ferdinand faisait sa correspondance dans son cabinet. Ma figure bouleversée devait être terrible, car Ernestine, en m'apercevant, poussa un cri d'effroi et se leva convulsivement. Je l'accablai des plus sanglants reproches; je rugissais, j'écumais. Après avoir essayé vainement de m'apaiser, de m'imposer silence, elle voulut s'enfuir; j'eus l'audace de la retenir par la main, et la frayeur lui arracha de nouveaux cris.

—Ferdinand apparut à la porte de son cabinet. Quand il me reconnut, ses traits reflétèrent cette colère froide et profonde des hommes bilieux. Il fit quelques pas et me dit :

—Quoi! monsieur, est-ce là la conduite d'un parent, d'un militaire, d'un homme d'honneur?

—Ces reproches, que je sentais mérités, redoublèrent ma rage, et elle retomba tout entière sur mon cousin. Je l'accusai d'avoir détruit mon bonheur, d'avoir employé le mensonge et la duplicité pour surprendre le consentement d'Ernestine. Je le traitai de lâche, de misérable, et je marchai sur lui d'un air menaçant.

—Soit qu'il crût être dans la nécessité de se défendre, soit que mes insultes l'eussent poussé à bout, il courut à un des trophées du salon et s'empara d'une vieille épée.

—Ah! m'écriai-je, tu consens donc à nous battre? Tant mieux!

—A mon tour, je saisis une épée, la première qui me tomba sous la main. Puis je me mis en garde devant Ferdinand, et nous croisâmes nos fers..."

—Vous ne l'avez donc pas assassiné, comme on le disait? interrompit Mme Florence, qui écoutait ce récit toute haletante.

—Assassiné! qui a pu laisser croire... Non, madame; si grandes, si impardonnables qu'aient été mes fautes, je ne commis pas celle-là. Nous nous battîmes aussi loyalement que le permettaient les circonstances. Je pouvais d'autant moins éprouver de scrupules à cet égard que j'avais fait souvent des armes avec Ferdinand et qu'il était très-habile à l'escrime. Aussi est-ce un miracle que la victoire, une victoire funeste et que je déplore, me soit restée..."

—Ernestine n'essaya-t-elle pas d'empêcher ce duel abominable?

—Elle fit tout ce qui dépendait d'elle, se jeta entre nous et cherchait à nous désarmer... Mais ses forces trahirent son courage; terrifié par le cliquetis des épées, elle tomba évanouie. D'ailleurs, le combat dura une minute à peine. Sans que je puisse comprendre comment, ma lame rencontra la poitrine de Ferdinand, et il tomba, à son tour, auprès d'Ernestine.

—Alors seulement l'espèce de frénésie qui s'était emparée de moi commença à se calmer. Je contemplai avec épouvante mes deux victimes, et j'eus la pensée de tourner contre moi-même l'arme qui venait de frapper mon cousin. Cependant, la présence de Mme de Champfleury, qui entra en ce moment et que je considérais comme la cause première de tous mes malheurs, raviva ma colère.

—Voilà votre ouvrage! lui dis-je.

—Je jetai mon épée à ses pieds, et je sortis du château en courant comme un insensé.

—Pendant le reste de la journée, j'errai dans la campagne. Je n'osais revenir à cette maison où j'avais répandu le deuil, et je ne pouvais m'en éloigner. La fièvre me dévorait; j'avais seulement pour soutenir mes forces l'eau des ruisseaux, que je puisais avec mes mains et que je buvais avec avidité.

—Vers le soir, pourtant, je voulus à tout prix sortir de ma mortelle anxiété, et je me rapprochai du Barral pour tâcher d'avoir des nouvelles. Sur le grand chemin, j'aperçus un voyageur à cheval, qui semblait venir lui-même du château, et qu'à son équipement caractéristique je reconnus pour un médecin campagnard. Je résolus de m'adresser à lui, et je l'abordai avec timidité. Je n'eus même pas besoin de l'interroger; en me voyant, il s'arrêta: sans doute ma pâleur, mon trouble, comme aussi la tunique militaire dont j'étais revêtu, me déclaraient suffisamment. Il me salua et me dit :

—Vous êtes certainement le lieutenant Duplessis; c'est vous qui avez eu le malheur de blesser votre cousin, sans le vouloir, dans un assaut d'armes et qui, à la suite de cet accident, avez perdu la tête... Allons, rassurez-vous, mon pauvre garçon; votre parent n'en mourra pas, quoiqu'il ait reçu un vilain coup... Je ne vous conseille pas de rentrer au château, où votre présence sans doute ne serait agréable à personne; mais vous pouvez avoir l'esprit tranquille sur les suites de l'accident. Quant à vous, on craignait que, dans votre désespoir, vous n'eussiez attenté à vos jours, et, avec votre permission, je vais retourner là-bas pour annoncer que je vous ai vu sain et sauf.

—Je ne saurais vous exprimer, madame Florence, avec quel ravissement j'écoutais ce brave homme. Ainsi donc, non seulement Ferdinand ne devait pas mourir de sa blessure, mais encore on m'épargnait, par un habile mensonge, la honte de ma mauvaise action. J'aurais voulu serrer dans mes bras cet honnête médecin, et je le remerciai avec chaleur..."

—C'était, reprit la gérante, le vieux docteur Bonivet, qui habitait alors le village de la Moraine, et dont le fils, encore plus savant que lui est établi à Pierrefitte.

—En ce cas, ces Bonivet, père et fils, ont droit tous les deux à ma reconnaissance, car le jeune m'a donné hier des soins efficaces à la suite d'un accident... Toujours est-il que, la nuit même, je pus quitter le pays, après avoir reçu encore une fois l'assurance que mon cousin était hors de danger.

—C'était vrai, monsieur Charles; mais la vieille Mme de Champfleury ne se remit jamais de la révolution que lui avait causée cette terrible scène. A partir de ce moment, elle ne fit plus que languir et, deux mois plus tard, elle expira entre les bras de ses enfants.

—Oh! pour celle-là, s'écria le commandant avec impétuosité, elle a mérité son sort; si vous saviez..."

Mme Florence attendait, bouche béante; mais Charles Duplessis n'acheva pas. Après une pause, il reprit :

—Depuis cette époque, déjà si éloignée, je n'ai plus eu de relations directes avec Ferdinand et sa famille. Les devoirs de ma profession militaire me conduisirent en Afrique, où je

passai un temps assez long, et j'ai pris part à toutes les guerres de la France pendant les quinze dernières années. Toutefois, la position de Ferdinand était trop éminente pour qu'il ne fût pas facile de me renseigner à son égard, soit par les journaux, soit par des amis communs. Je sus aussi qu'il avait été nommé sous préfet, puis préfet; qu'Ernestine était une femme d'un mérite supérieur; que son salon était renommé par les grâces, le tact merveilleux dont elle y faisait preuve, et que souvent elle avait sagement conseillé son mari au milieu des difficultés de la carrière politique. J'avais appris déjà, en temps et lieu, la naissance de leurs deux enfants, de leur fils Victor, qui a aujourd'hui près de dix-huit ans et qui est interne dans un lycée de Paris, où il se prépare pour l'école militaire de Saint-Cyr, puis d'une fille âgée maintenant de quatorze ans et qui est pensionnaire au couvent du Sacré-Cœur... Oui, je n'ai rien ignoré de leurs prospérités passées, et Dieu m'en est témoin, chère madame, je m'en suis réjoui dans mon cœur, malgré les souvenirs amers qu'elles devaient y réveiller.

« Mais ces prospérités ont eu récemment un terme, vous le savez. Ferdinand, jeune encore, est mort il y a quelques mois, et les journaux de tous les partis n'ont pu lui refuser leurs éloges. Ernestine reste veuve, avec ses deux enfants dont l'éducation est encore incomplète, et, pour comble de malheur, la vie administrative, les exigences des hautes positions exercées par mon cousin ont absorbé la fortune des deux époux. Lorsque le chef de famille a eu disparu, les créanciers se sont montrés impitoyables... et c'est ainsi que le domaine du Barral s'est vendu ce matin par autorité de justice.

« Quant à moi, au contraire, j'ai été favorisé par la fortune ces dernières années. Mon oncle maternel, M. de Pontefract, qui, de son vivant, me laissait vivre modestement de ma solde, m'a nommé, au dernier moment, son légataire universel. Je me suis donc trouvé riche tout à coup, et comme j'étais las du service militaire, j'ai donné ma démission d'officier. Je me demandais où je pourrais trouver une paisible retraite pour passer mes derniers jours, quand j'ai appris successivement la mort de Ferdinand, puis la vente prochaine de son bien patrimonial. L'idée m'est venue que ce vieux domaine ne devait pas sortir de la famille. Je me suis donc mis en rapport avec les gens de loi chargés de la vente; j'ai réalisé des sommes suffisantes, et je viens de me rendre acquéreur du Barral.

« A présent, madame Florence, vous savez ce qu'il vous importe de savoir... Consentez-vous à rester au château et à continuer d'y exercer des fonctions dont vous vous êtes acquittée jusqu'à ce jour, à la satisfaction de tout ce qui porte le nom de Duplessis ? »

Cette proposition, si nettement formulée, sembla causer une vive agitation à la gérante.

Elle passa plusieurs fois la main sur son front. Enfin elle dit d'un ton ferme et décidé :

— Je vous dois des remerciements, monsieur Charles, car votre intention est bonne. Il me sera dur, bien dur de quitter le Barral, où j'ai mes affections et mes habitudes; cependant, ma conscience me l'ordonne : aussitôt que je vous aurai mis en possession de cette maison dont la garde m'est confiée, je la quitterai pour toujours.

— Pourquoi cela, madame Florence ? Ne suis-je pas aussi un Duplessis ?

— Vous êtes le mauvais génie de cette famille dont, les miens et moi, nous avons si longtemps mangé le pain. Je m'en rapporte à vos propres aveux : votre conduite n'a-t-elle pas été des plus coupables envers votre cousin, envers celle que vous appelez Ernestine, envers la pauvre Mme de Champfleür ? Le temps ne peut atténuer la gravité de vos torts, et, excusez ma franchise, je ne saurais servir un nouveau maître qui a laissé ici de si fâcheux souvenirs.

— Je ne vous ai pas tout dit, madame Florence; d'ailleurs, votre présence au Barral sera peut-être plus utile que vous ne croyez aux personnes qui ont mérité votre affection.

Mme Florence se tut; mais son regard interrogeait.

— Avez-vous entendu dire, reprit le commandant, que Mme Ernestine Duplessis-Barral, après avoir joué un rôle si brillant, n'avait d'autre ressource qu'une maigre, très maigre pension que l'Etat lui accorde, et vous êtes-vous demandé ce qu'elle allait devenir avec ses enfants ?

Des larmes coulèrent sur les joues anguleuses de Mme Florence.

— J'y ai pensé, répliqua-t-elle, et je prendrai la liberté d'envoyer à ma chère maîtresse les modestes économies que j'ai pu faire pendant que j'étais à son service.

— Sacrebleu ! voilà une brave femme ! s'écria le commandant avec explosion, et il y a plus de cœur sous ce vieux corsage de laine que sous bien des corsages de soie... Mais là, voyons, bonne maman Florence, croyez-vous que la veuve et les enfants du préfet Duplessis puissent aller bien loin avec vos économies, si fortes que je les suppose ?

— Hélas ! je sais que non... et je regrette de n'être pas plus riche.

— Eh bien ! moi, je le suis par le hasard des événements, et vous comprendrez sans peine que ma parente, ainsi que son fils et sa fille, aient tous les droits possibles à ma sympathie, à ma protection. J'ose donc espérer que Mme Duplessis viendra s'établir au Barral pour y vivre paisiblement, et c'est dans cet espoir que j'ai racheté la propriété.

— Bon Dieu ! que me dites-vous là, monsieur Charles ? N'avez-vous pas l'intention de vous établir ici vous-même ?

— Un jour peut-être, mais pas immédiatement, à moins que je n'y sois invité. En attendant, je résiderai dans le voisinage, et Ernestine... Mme Duplessis, sera reine et maîtresse dans cette maison, comme autrefois. Elle pourra y faire venir Victor et sa sœur, et ils disposeront du Barral comme s'il leur appartenait.

La veuve du régisseur réfléchit profondément.

— Ainsi, demanda-t-elle, vous comptez qu'un jour... Non, non, ce serait impossible, odieux même, après ce qui s'est passé... Mme Duplessis, ma maîtresse, ne consentira jamais à demeurer chez vous, quand même vous vous engageriez à ne pas approcher du château de plus d'une lieue.

— En êtes-vous sûre ?

— J'en suis sûre... Madame a une âme noble, pleine de délicatesse, et elle est surtout esclave des convenances. D'ailleurs, son fils, M. Victor, passe pour très fier, très bouillant, et il ne manquerait pas de s'opposer à cet arrangement.

— Victor est encore bien jeune pour avoir une volonté, et c'est précisément à cause de ses enfants qu'Ernestine... Quant à sa volonté à elle, poursuivit-il en souriant, lisez la dépêche télégraphique que je viens de recevoir.

Et il tira de sa poche un papier qu'il remit à Mme Florence.

La gérante le parcourut avidement; il contenait ce peu de mots :

« J'accepte; merci. Dans deux jours, je serai au Barral.

« ERNESTINE DUPLESSIS. »

Mme Florence, avec sa défiance professionnelle, s'assura que la dépêche portait tous les timbres et toutes les dates qui en garantissaient l'authenticité. Enfin elle rendit le papier au commandant, en disant d'un air stupéfait :

— J'aurais cru que le ciel tomberait sur la terre avant de supposer ma maîtresse capable...

Elle s'interrompit et secoua la tête.

— Eh bien ! demanda Charles Duplessis, voulez-vous encore quitter le Barral ?

— Non, répliqua Mme Florence sans hésiter; à quelque titre que ma maîtresse vienne ici, je continuerai à la servir.

— A la bonne heure, reprit Duplessis; maintenant, madame, nous allons visiter le château et nous assurer qu'il est digne de recevoir celle qui en a été si longtemps, qui en est encore la châtelaine.

Aussitôt Florence se leva et, prenant dans un tiroir un énorme trousseau de clefs, elle se mit à précéder Charles Duplessis de chambre en chambre.

Le mobilier, autrefois magnifique, était fané et passé de mode ; mais, grâce aux soins minutieux de la gérante et d'une fille de campagne à ses ordres, tout était tenu dans un ordre admirable, et il n'y avait que peu de dépenses à faire pour mettre l'habitation en état de loger une famille accoutumée au bien-être.

Aussi, quand on fut revenu à la salle basse, le commandant exprima-t-il sa satisfaction, et il remit à Mme Florence plusieurs billets de banque.

—Voici, dit-il, de quoi suppléer à ce qui manque encore ici. Je m'en rapporte à vous pour que Mme Duplessis trouve chez elle tout ce qui pourra lui être utile ou agréable. Elle viendra seule ; mais hâtez-vous, car vous voyez, elle va arriver d'un moment à l'autre. Quant à moi, je vous l'ai dit, je ne me présenterai guère au Barral que lorsque j'y serai appelé. Je compte habiter l'auberge du Chêne-Vert, à Pierrefitte, en attendant que j'aie trouvé un logement plus convenable... Au revoir donc, madame Florence.

Restée seule, la gérante retourna longuement entre ses doigts osseux les billets de banque.

—Enfin, dit-elle, ce sera Mme Duplessis, ma maîtresse, que je servirai. . . Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ?

Quelques minutes plus tard, elle parcourait la vieille demeure et commençait activement les préparatifs de la réception.

En arrivant au Chêne-Vert, le commandant apprit de Marion que Juliette Pichard était à toute extrémité.

IX

LES DERNIÈRES PAROLES

Quoique bien fatigué de sa promenade et encore affaibli de son accident de la veille, Charles Duplessis s'était mis à écrire dans sa chambre. Comme la nuit tombait, le docteur arriva et demanda des nouvelles de la malade. Ces nouvelles, nous l'avons dit, étaient fort affligeantes. Cependant, Bonivet ne pouvait être introduit furtivement chez Juliette, car Martin et Pichard s'y trouvaient, ainsi que le maire Chamusset et son fils Anatole qui, à force d'instances, étaient parvenus à se faire admettre auprès de la jeune fille. Il fallait donc attendre un moment plus favorable, et le docteur engagea distraitement la conversation avec Duplessis qui, bien qu'il l'eût à peine entrevue, prenait un vif intérêt à la pauvre Juliette. Une chose rassurait un peu Bonivet : c'est que, malgré le calme profond de la maison à cette heure de la soirée, on n'entendait plus ces cris d'angoisse, ces gémissements douloureux qui avaient causé tant d'alarmes pendant la journée précédente.

Il espérait qu'une occasion allait se présenter de pénétrer, à son tour, dans la chambre de la malade, quand tout à coup une espèce de rumeur, quoique contenue, s'éleva de cette pièce. On distinguait plusieurs voix, parmi lesquelles celle de l'officier de santé Martin, et par dessus tout les pleurs et les lamentations de Claudine.

—Mon Dieu ! que se passe-t-il ? demanda Bonivet.

Quelqu'un courut à pas précipités dans le corridor, puis la porte du commandant s'ouvrit ; Claudine, pâle et tremblante, parut sur le seuil.

—Monsieur Bonivet, demanda-t-elle, êtes-vous là ?

—Me voici, mademoiselle. Qu'y a-t-il ?

—Venez vite... ma sœur a été prise d'une faiblesse inquiétante... Tout le monde perd la tête, même M. Martin, qui commence à comprendre qu'il eût mieux fait d'écouter vos avis... Oh ! venez, je vous en conjure... vous soulagerez Juliette sans doute.

—Mademoiselle, après ce qui s'est passé ce matin, je ne peux sans une invitation formelle...

—M. Martin, en apprenant que vous étiez peut-être dans la maison, a demandé qu'on vous fit entrer sur le champ, et mon père, si irascible qu'il soit, vous sera très reconnaissant si vous parvenez à ranimer ma sœur... Mais hâtez-vous, je vous en prie... Ma chère petite Juliette !... J'ai peur... Oh ! si vous saviez comme j'ai peur !

—Allons ! je ne dois pas me montrer trop pointilleux sur

une question d'amour-propre... Je vous suis... Un mot pourtant, mademoiselle Claudine. Avez-vous fait prendre à votre sœur du lait en abondance, ainsi que je vous l'avais recommandé ?

—Je l'ai essayé, monsieur le docteur ; mais mon père s'en est aperçu, et il a bien fallu avouer que c'était d'après vos conseils que je donnais du lait à Juliette ; alors il s'est mis en colère et m'a défendu de continuer... Depuis ce moment, c'est lui seul qui prépare les boissons et les présente à la malade.

Le docteur fronça le sourcil.

—Conduisez-moi, dit-il.

L'aînée des demoiselles Pichard précéda aussitôt Bonivet pour montrer la route. Le commandant lui-même, une bougie à la main, les accompagna, sauf à se retirer s'il ne pouvait être admis. Mais il régnait en ce moment dans la chambre un tel trouble, une telle confusion, que personne ne remarqua sa présence, et qu'après avoir déposé son bougeoir sur la table, il put assister à une scène de désolation.

Une lumière éclairait déjà cette chambre, qui était grande et aérée, suivant l'ordinaire à la campagne. Des deux lits jumeaux destinés aux deux sœurs, l'un demeurait caché sous ses draperies de calicot blanc ; l'autre avait ses rideaux largement écartés : c'était celui de la jeune malade. On apercevait dans la pénombre sa figure livide, immobile, aux yeux fermés. Ses beaux cheveux, qui s'étaient dénoués au milieu de crises terribles, roulaient en boucles blondes sur l'oreiller. On l'eût crue morte, si de faibles spasmes n'avaient de temps en temps soulevé sa poitrine, tandis que ses mains délicates, qui reposaient sur le drap, se fermaient convulsivement par intervalles.

Martin était assis à son chevet et l'observait avec attention ; mais évidemment il songeait plutôt à sauvegarder sa responsabilité qu'à soulager la malheureuse Juliette.

Lorsque Bonivet entra, avec Claudine et le commandant, Martin s'empressa de se lever et vint au-devant de lui.

—Mon cher collègue, dit-il d'un ton mielleux fort différent de l'arrogance qu'il avait montrée le matin, quoique la digne famille Pichard appartienne à ma clientèle depuis bien des années, j'ai demandé qu'on vous appelât en consultation. Le cas de cette chère petite est embarrassant, épineux, et j'ai désiré avoir votre avis...

—Il suffit, monsieur, interrompit Bonivet ; laissez-moi examiner la malade.

Il s'approcha de Juliette qui, comme nous l'avons dit, donnait à peine quelques signes d'existence, et il prit doucement la main qui reposait inerte sur les couvertures. Cette main était moite, déjà glacée ; la même sueur froide perlait sur le front de la jeune fille, et un souffle pénible s'échappait de ses lèvres.

Au contact du docteur, Juliette avait entr'ouvert ses yeux, dont l'azur ne conservait plus aucun éclat ; mais elle les referma aussitôt, comme si ses paupières violacées retombaient par leur propre poids.

L'examen de Bonivet ne dura pas longtemps. Au bout de quelques minutes, il fit un geste de désespoir et s'éloigna du lit.

—Monsieur, dit-il à Martin, d'une voix basse et solennelle, vous êtes praticien comme moi, et vous ne pouvez vous méprendre à certains symptômes... Tous les médicaments deviennent inutiles... Il est trop tard !

Cette affirmation produisit une vive impression sur les assistants. Claudine poussa un cri aussitôt étouffé et se cacha le visage dans ses mains. Baptiste ne prononça pas une parole, mais ses traits se contractèrent ; on eût dit qu'il venait de recevoir un choc violent. Quant aux deux Chamusset, ils avaient tressailli, et le bel Anatole, pour la première fois, parut entrevoir la cruelle vérité.

En revanche, Martin, poursuivant son idée, reprit, sans s'inquiéter s'il était entendu de la mourante :

—Ce n'est pas ma faute, monsieur le docteur ; vous rendez témoignage que je n'ai prescrit aucun médicament de nature à produire un effet fâcheux... Je me suis borné à la médecine

expectants... Comment suivre une autre marche dans une maladie à laquelle on ne comprend rien ?...

—Et que peut-être il ne faut pas chercher à comprendre, murmura Bonivet.

Il y eut un court silence ; enfin, le docteur s'avança vers Claudine et lui dit quelques mots.

—Un prêtre ! répéta Claudine tout haut. Oh ciel ! en sommes-nous là ?

Le bonhomme Baptiste sortit de sa torpeur.

—Ne l'écoute pas ! dit-il d'un ton bourru ; il veut faire l'important et exagère les choses... Justement, la petite commence à se ranimer.

En effet, Juliette s'agitait avec effort et venait de rouvrir les yeux.

Elle promena autour d'elle un regard lent, qui s'arrêta successivement sur chacune des personnes présentes ; quand il tomba sur le jeune Chamusset, il prit un éclat extraordinaire :

—Anatole... mon cher Anatole ! murmura la mourante.

Le jeune homme se leva et s'approcha du lit. Peut-être y avait-il encore quelque bon sentiment dans son âme égoïste et frivole, car deux larmes coulaient sur ses joues.

Il voulut adresser à sa fiancée des paroles encourageantes ; mais elle l'interrompit, et, fixant sur lui ce regard où un reste de vie semblait briller comme une étincelle qui va s'éteindre :

—Anatole, balbutia-t-elle, j'aurais été si heureuse !... Nous ne nous marierons jamais !

Chamusset, avec gaucherie, mais entraîné par le pathétique de la situation, essaya encore de la rassurer. La mourante l'interrompit de nouveau, comme si elle craignait de ne pouvoir achever ce qu'elle avait à dire.

—Mon ami, reprit-elle d'une voix de plus en plus faible, on m'a fait *prendre quelque chose*... Vengez-moi... et... et n'épousez jamais Claudine.

Puis ses yeux se refermèrent ; un spasme souleva sa poitrine, et un souffle léger s'échappa de ses lèvres.

Tout le monde avait pu entendre ses paroles. Claudine fit un geste d'étonnement et de douleur.

—Voyez-vous, reprit le père, la pauvre créature a le délire et ne sait plus ce qu'elle dit... Qui donc aurait pu lui faire "prendre quelque chose ?"

On se taisait. Claudine, revenue de l'émotion qu'elle avait éprouvée en entendant Juliette prononcer son nom, finit par remarquer la complète immobilité de sa sœur.

—Monsieur le docteur, demanda-t-elle avec épouvante, elle a encore perdu connaissance... Mon Dieu ! faut-il vraiment aller chercher le curé ?

—C'est inutile à présent, répliqua Bonivet d'une voix sourde ; tout est fini.

Claudine se jeta à genoux en pleurant.

—Juliette !... ma sœur !... ma pauvre sœur ! s'écria-t-elle.

Une explosion de sanglots se fit dans la chambre et au dehors. Par la porte restée entr'ouverte, on voyait tous les gens de la maison qui, agenouillés sur le palier, assistaient à cette scène lugubre.

Pichard, dont la rude organisation ne semblait pas susceptible de larmes, était agité par un tremblement nerveux. Il se pencha vers la morte et dit avec égarement :

—C'est-il Dieu possible ? En si peu de temps !... Juliette, ma petiote, réponds donc : ça va-t-il mieux ? .. Tonnerre ! est-ce que tu ne veux pas épouser le fils au père Chamusset ? A présent, ça ne dépend plus que de toi, tu sais bien !

Ne recevant pas de réponse, il recula à pas lents.

—C'est bien vrai, murmurait-il ; la jolie petite Juliette... l'enfant chérie de sa mère... elle est morte... morte... morte !

Et il alla tomber sur un siège, où il resta plongé dans un sombre accablement.

Quelques instants plus tard, Duplessis et Bonivet, laissant la famille Pichard à son affliction, avaient regagné la chambre du commandant. Le docteur était bouleversé, bien qu'il dût être habitué de longue date au spectacle de la mort. Duplessis lui dit :

—Cette jeune fille m'a paru être une belle et joyeuse en-

fant ; néanmoins je ne crois pas qu'elle eût les qualités supérieures de l'ainée... Et puis, ce n'est pas vous, mon cher docteur, qui devez porter la responsabilité de cette catastrophe.

—J'ai encouru une responsabilité plus lourde que vous ne pouvez le croire, commandant : je viens d'être témoin d'un crime, et je ne l'ai pas empêché !

—Docteur, vous avez déjà fait allusion ce matin à des soupçons de ce genre ; est-ce que décidément vous penseriez...

—Ne comprenez-vous pas, poursuivit Bonivet en baissant la voix, que ces symptômes inexplicables, cette mort si subite et si foudroyante sont le résultat d'une œuvre criminelle ?

—En avez-vous la preuve ?

—Une preuve nette et décisive, non ; mais j'ai des présomptions qui équivalent à la certitude. Pour acquérir une preuve indubitable, je devrais me livrer à des investigations, faire des expériences qui causeraient grand scandale. Cependant, je me demande si mon devoir n'exige pas que je communique mes soupçons à la justice.

—Connaissez-vous la personne qui aurait été capable...

—Non... je ne veux pas... je n'ose permettre à ma pensée de s'arrêter sur aucun de ceux qui entouraient cette malheureuse jeune fille... Moi, je n'y vois que des personnes chères, affectionnées, dévouées. Mais certainement un magistrat saurait bientôt s'il y a crime et, dans ce cas, par qui le crime a été commis.

Le commandant réfléchit.

—Songez à ce que vous allez faire, docteur, dit-il enfin. Vous n'avez que des soupçons et, sur un simple doute, vous voulez provoquer un éclat qui pourra déshonorer une famille déjà cruellement éprouvée... Quand même le crime serait réel, à quoi servirait maintenant d'en rechercher l'auteur ? La mort n'a-t-elle pas assez d'une victime ? Pourquoi lui en jeter une seconde ?

Bonivet se fêchait à son tour.

—Je crois que vous avez raison, commandant, reprit-il ; il n'y a aucune nécessité à ce que je prenne l'initiative dans cette affaire où tout est obscurité... Laissons donc aller les choses ; je ne donnerai pas l'œil, et j'attendrai les événements... Peut-être vaudrait-il mieux qu'un éternel oubli étendit son voile sur ce qui vient de se passer !

X

L'ÉMEUTE DES FEMMES

Les funérailles de Juliette Pichard n'eurent lieu que le lendemain. Dans la journée qui précéda celle de la cérémonie, des rumeurs sinistres se répandirent à Pierrafitte au sujet de cette mort imprévue. Bien que les gens de la maison se fussent montrés d'une discrétion extrême, bien que les médecins n'eussent soufflé mot des causes de la maladie dont Martin, du reste, ne semblait avoir aucune idée, bien enfin que Pichard et Claudine demeurassent enfermés chez eux, on parlait avec persistance d'empoisonnement. Sans doute les deux Chamusset n'étaient pas étrangers à ces bruits, le fils surtout, qui répétait volontiers les dernières paroles échappées à la mourante, et qui trouvait là une occasion de se poser en héros de roman. De ces sommets de la société pierrafittoise, les soupçons étaient descendus dans les rangs les plus infimes. Aussi y avait-il, tant à Pierrafitte que dans les villages environnants, bon nombre de commères qui juraient que jamais action aussi abominable ne s'était produite dans le pays, et qui appelaient sur elle la vengeance du ciel et des hommes.

Quant à désigner l'auteur du crime, on hésita d'abord entre tous ceux qui avaient approché Juliette durant sa courte maladie ; mais bientôt les hésitations cessèrent, et les soupçons se fixèrent sur une même personne.

La famille Pichard, comme nous l'avons dit, semblait ignorer cette accusation, et les gens de l'auberge l'avaient repoussée avec chaleur, sans oser la communiquer à ceux qu'elle intéressait. Le docteur était venu au Chêne-Vert pour en conférer avec Duplessis ; mais le commandant, tout occupé de l'arrivée prochaine de sa parenté, était absent et ne quittait presque pas le château du Barral.

Cependant il s'était informé de l'heure des funérailles et n'out garde de manquer à la cérémonie. Lorsque le corps, porté par quatre hommes et suivi de six jeunes filles vêtues de blanc, se dirigea vers l'église du bourg, le commandant vint prendre place dans le cortège que conduisait Pichard, et où se trouvaient déjà les deux Chamusset, ainsi que le docteur. Les femmes formaient une troupe à part, selon l'habitude du pays, et marchaient derrière les hommes, sous la conduite de Claudine qui, vêtue de deuil, le visage couvert d'un voile, donnait les signes de la plus sincère douleur.

Les obsèques eurent lieu avec toute la pompe que comportait une modeste église de campagne, car le bonhomme Baptiste, si parcimonieux d'ordinaire, avait voulu qu'aucun honneur ne fût épargné aux restes de sa plus jeune fille. Quant à lui, sauf un gilet de drap noir, qui avait remplacé son gilet rayé, et un crêpe rougi par de longs services dont il avait entouré son chapeau, il portait ses vêtements habituels. En revanche, tout le monde remarqua la profonde altération de ses traits ; il paraissait avoir veilli de dix ans depuis quelques heures. Quoi que l'on pût dire ou faire, nul ne parvint à lui arracher une parole, et c'était seulement par signes qu'il exprimait sa volonté. Cette taciturnité morne impressionna plus encore les assistants que la douleur de Claudine, dont les sanglots s'entendaient au loin.

Rien ne troubla la cérémonie religieuse ; sans doute la sainteté du lieu empêchait toute manifestation de la pensée commune.

Après l'absoute, le cortège se reforma, afin d'accompagner le corps au cimetière, situé à un bon quart de lieue du bourg. Cette fois, malgré la présence de la croix qui précédait le convoi et celle des prêtres en surplis, une certaine fermentation se trahit parmi les gens de tout sexe et de tout âge qui composaient une longue procession sous les arbres du chemin. On ne parlait qu'à voix basse et à la dérobée ; mais les visages prenaient une expression dure ; des gestes menaçants témoignaient que l'indignation pouvait ne pas tarder à éclater.

Le convoi pénétra dans le cimetière, où une fosse avait été préparée, et on y descendit le cercueil de Juliette. Le clergé se retira après les dernières prières, et les fossoyeurs se mirent en devoir de terminer leur besogne.

Pichard demeurait, la tête découverte, devant la fosse, tandis que Claudine redoublait de lamentations et de sanglots, en murmurant :

—Ma bien-aimé sœur... ma chère Juliette... Je ne te reverrai donc plus ! Pardonne-moi... oh ! pardonne-moi les chagrins que j'ai pu te causer !

Enfin le travail s'acheva, et on entraîna Claudine, qui se débattait et poussait des cris de désespoir. Quant au bonhomme Baptiste, il fallut le prévenir que tout était fini, et après un moment d'hésitation, il s'éloigna d'un air machinal, comme s'il obéissait à l'impulsion reçue plutôt qu'à sa propre volonté.

On se dispersait déjà, et on se préparait à retourner au bourg, quand Duplessis sentit un bras se glisser sous le sien, et Bonivet lui dit à l'oreille :

—Ah ! commandant, la tombe vient de se refermer sur une charmante fille ! mais ce ne sera pas pour longtemps.

—Que voulez-vous encore faire entendre, docteur ? demanda Duplessis.

Ils précédèrent à pas rapides la foule qui reprenait le chemin de Pierrefitte et continuèrent à causer bas.

D'autre part, aussitôt qu'on fut sorti du cimetière, l'agitation sourde qui jusque-là avait régné parmi les gens du convoi devint plus visible. On se réunit en groupes, dans chacun desquels on chuchotait, on gesticulait, et des regards enflammés semblaient chercher une personne qui demeurait en arrière.

C'était surtout dans un groupe dont le maire et son fils formaient le centre que l'animation paraissait la plus grande. Anatole, qui avait jugé à propos de s'habiller complètement de noir pour la cérémonie, affectait des manières solennelles.

—Je ne me consolerais jamais de cette perte, disait-il en

passant la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme absente ; j'adorais Juliette, et aucune autre femme ne pourra me la faire oublier. D'ailleurs, c'est à cause de moi qu'elle est morte prématurément, et cela est vrai, qu'elle m'a chargé du soin de la venger. Je ne faillirai pas à cette tâche, et mon père m'aidera à l'accomplir.

—Je crois bien, mon garçon, s'écria Chamusset ; n'aie pas peur... Je ne suis pas pour rien le premier magistrat de la commune !

—Il ne sera pas difficile de trouver qui a donné un "bouillon d'onze heures" à cette petite, dit une vieille dame qui avait été la gouvernante d'un huissier décédé depuis peu ; certaine demoiselle pleure bien haut là-bas ; mais nul n'ignore qu'elle était jalouse de l'autre, et M. Anatole doit savoir à quoi s'en tenir.

—Je n'oserais me prononcer en pareille affaire, répondit le jeune Chamusset d'un ton modeste. Peut-être, en effet, y a-t-il eu quelque grabuge entre les deux sœurs à mon sujet... Oh ! ce n'est pas ma faute, et je regrette bien d'être parfois la cause de certaines querelles...

—Oui, oui, dit le père avec complaisance, tu fais des ravages parmi les personnes du sexe... Mais jamais, jusqu'ici, tu n'avais été l'occasion de choses aussi graves.

—J'en suis bien chagrin, mon père ; cependant, pour répondre à la question de Mme Girot, je dois convenir que j'ai été témoin de certaines discussions entre les deux sœurs... Il y a trois jours, par exemple, par exemple, là, sur le pont de bois, l'aînée et la cadette, après m'avoir quitté, se sont prises de querelle, et j'ai cru un moment que l'aînée allait jeter la pauvre Juliette dans la rivière...

—Et dès le soir même, dit Mme Girot, la maladie a commencé.

—C'est vrai... De plus, les recommandations que Juliette m'a faites à son lit de mort...

—La chose est sûre ! s'écria l'ancienne gouvernante ; on hésitait, on tournait autour du pot ; à présent, il n'y a plus le moindre doute... C'est Claudine Pichard.

—C'est elle certainement, répéta-t-on de tous côtés.

—Un instant, vous autres, interrompit le maire d'un ton doctoral ; il ne faut accuser personne avant l'enquête qui va sans doute s'ouvrir.

—Eh ! monsieur, reprit la Girot, si ce n'était pas Claudine, cette mijaurée qui lève tant la crête, avec ses robes de soie et ses chapeaux à rubans, qui donc serait-ce, je vous prie ? Vous ne voudriez pas donner à penser que c'est le père Pichard, le bonhomme Baptiste, comme on l'appelle ? Il est braillard souvent, mais incapable de faire du mal à une mouche, et il aboie plus qu'il ne mord.

—On sait, dit le maître d'école, que papa Baptiste se monte facilement ; mais pourvu qu'on lui laisse acheter de la terre, c'est la crème des braves gens.

—Le pauvre vieux en tombera malade, reprit Mme Girot ; Marion, la servante du Chêne-Vert, assure qu'il n'a ni bu ni mangé depuis deux jours ! C'est la perle des hommes... et l'homme du pays qui a fait gagner le plus d'argent aux huissiers !

Il est bon de savoir que Mme Girot était légataire universelle de l'huissier défunt.

—Quant à Claudine, dit d'un ton pincé une vieille demoiselle vêtue de blanc, qui était la doyenne des filles à marier de Pierrefitte, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu prendre le prétendu de sa sœur ; elle se croit plus belle que tout le monde.

—Oui, oui, elle est coquette... Quel malheur pour le pays d'avoir produit un pareil monstre !

Il se forma un concert de malédictions et de menaces contre Claudine. Chamusset père éleva la main pour imposer silence.

—Assez ! mesdames et messieurs, dit-il ; je ne saurais encourager par ma présence, une accusation dénuée de preuves. Encore une fois, attendez que la justice ait prononcé... Et nous, partons, mon fils.

Il salua circulairement et prit les devants avec Anatole.

Après leur départ, il n'y eut plus de bornes à l'exaspération. La foule, à cette heure, se composait surtout de femmes, jeunes et vieilles qui s'exaltaient mutuellement par le récit de faits réels ou supposés. On n'avancait plus qu'avec lenteur, et les regards continuaient de se porter vers le cimetière, où Pichard et Claudine s'étaient attardés avec les gens de leur maison.

Quand le père et la fille rejoignirent le gros de la troupe, elle n'était plus qu'à une courte distance du pont. A leur approche, on s'était tu brusquement, comme si un accès subit de timidité se fût emparé de ceux qui se montraient si indignés naguère. Claudine ne remarqua pas la présence de tout ce monde ; mais le bonhomme Baptiste sembla vouloir se concilier la sympathie des voisins et voisines.

— Un triste jour, mes amis, dit-il. Oui, un bien triste jour... et je vous remercie d'être venus à la cérémonie... Quelle belle et brave fille j'ai perdue !

— Pauvre père Pichard ! murmurait-on.

Nul n'osait faire allusion à la préoccupation terrible qui pesait sur l'assistance ; la Girotonne seule eut le courage d'exprimer le sentiment commun.

— C'était, en effet, une jolie petite, répliqua-t-elle d'un ton doucereux ; et dire qu'elle est morte à la fleur de l'âge, sans qu'on sache comment !... ou plutôt on le sait fort bien " comment... " et il y a quelqu'un dont la science ne doit pas être tranquille !

Le bonhomme Baptiste tressaillit.

— De qui parlez-vous, madame Girotonne ? demanda-t-il. Voulez-vous faire entendre que j'aurais été assez méchant..

— Vous, monsieur Pichard ! qui songe à cela, bon Dieu ? Cependant, si l'on cherchait autour de vous, on ne serait pas embarrassé peut-être de trouver l'odieuse créature qui, par haine et par jalousie, a fait mourir la pauvre Juliette.

En même temps, son regard s'attachait sur Claudine.

— Alors, contre qui en avez-vous donc, madame Girotonne ? Poursuivit Pichard ; quelqu'un aurait-il pu vraiment donner de " mauvaises choses " à cette enfant ?

— Pardieu ! ne l'a-t-elle pas dit au fils Chamusset ? Pour moi, je ne suis pas seule à le croire... Tous ceux qui sont ici présents le croient comme moi.

Un murmure sourd, mais général, confirma les assertions de la Girotonne.

— En ce cas, il faut qu'on me nomme... Tonnerre ! si l'on m'a tué ma fille, je n'irai pas par quatre chemins, et j'avertirai la gendarmerie.

Le bonhomme se redressait d'un air menaçant.

— Encore une fois, il ne sera pas nécessaire de chercher très loin, père Pichard... Personne n'ignore qu'il y a une " demoiselle Cain " près de vous, comme il y avait un " monsieur Cain " dans l'ancien temps.

— Oui, oui, " mademoiselle Cain ! " dit-on de toutes parts ; c'est bien cela !

Claudine paraissait toujours ne rien voir et ne rien entendre. L'aubergiste marcha vers elle et la secoua par le bras.

— Ah ça ! es-tu sourde ? dit-il durement. Ça serait-il toi, par hasard, qui aurais fait prendre " quelque chose " à ta sœur ? il est bien vrai que vous vous chamailliez un peu, ces derniers temps, rapport au petit Chamusset ! Mais si cela était prouvé...

Claudine sortit enfin de sa morne atonie. Elle s'arrêta et remarqua l'attitude hostile de tous ceux qui l'entouraient. Levant son voile, elle montra son visage pâle, décomposé par la souffrance, mais magnifique de fierté et de colère. Ses yeux rouges s'étaient ouverts brusquement ; ses narines se gonflaient, et elle dit d'une voix qui avait recouvert tout à coup son timbre sonore :

— Que me veut-on ? qui oserait m'accuser d'un crime aussi noir ? Mon père... mon père, serait-ce vous ?

— Je ne sais pas, moi ; les autres soutiennent... Je t'ai toujours connue pour une bonne fille, pas trop dépensière, surveillant bien la maison... Cependant, si tu avais eu une mauvaise idée...

— C'est une infamie, un exécrationnable mensonge ! s'écria Claudine. Moi, attenter aux jours de cette enfant à laquelle j'ai presque servi de mère ! Que Dieu punisse ceux qui ont conçu cette abominable pensée ! Une fois, il y a quelques jours, n'est-ce pas ? que je déplorais à éclat entre nous ; mais je lui en avais témoigné mes regrets, je lui avais demandé pardon d'un mouvement irréfléchi, et j'avais cédé à son désir, quoique j'eusse le cœur déchiré... Moi, souhaiter la mort de ma sœur, lui verser encore du poison quand je la voyais si cruellement souffrir ! J'aurais plutôt donné ma vie pour racheter la sienne ; je la donnerais encore pour que Juliette, bien portante et gaie, fût au comble de ses vœux !

Claudine parlait avec une véhémence entraînée, avec un accent de vérité qui eussent désarmé les soupçons, si les assistants n'avaient été violemment prévenus. Mais les faits qui l'accusaient étaient nombreux, clairs en apparence, et on ne voyait dans ces protestations qu'une détestable hypocrisie.

Aussi l'exaspération ne fit-elle que s'accroître.

— L'entendez-vous ? s'écria la Girotonne. Ne dirait-on pas d'un petit ange qui va s'envoler au ciel avec des ailes de chérubin ?... Allez ! mademoiselle, nous savons ce que nous savons.

— J'aimais cette pauvre Juliette, moi, dit la doyenne des filles vêtues de blanc ; elle était un peu évaporée, mais du moins elle n'était pas sournoise.

— Pourquoi ne le vengerions-nous pas ? s'écria une grosse femme appelée Mme Carteron, qui était cabaretière à Pierrefitte et se montrait très jalouse de la prospérité du Chêne-Vert ; ne serait-ce pas à nous autres de faire justice ?... Je n'ai pas confiance dans ces juges de la ville, moi... et si l'on n'en croyait, nous jetterions cette empoisonneuse par-dessus le pont où elle voulait jeter Juliette !

— Oui, oui, à l'eau ! répétèrent plusieurs voix.

On était arrivé, comme nous l'avons dit, à ce pont long et étroit, théâtre de la récente querelle entre les deux sœurs. Claudine s'arrêta et s'appuya contre le garde-fou.

— Si j'avais commis l'action infâme qu'on me reproche, s'écria-t-elle, je mériterais bien plus que la mort... Mais peut-être, parmi ceux qui m'accusent, se trouve le véritable coupable... que la punition divine atteindra tôt ou tard !

— L'entendez-vous ? reprit la Girotonne ; l'effrontée ! comme si un autre qu'elle avait pu martyriser son innocente sœur !

— C'est elle ! c'est elle ! s'écria la cabaretière. A l'eau ! vous dis-je... Si l'on veut, je me chargerai de la besogne.

Et elle posa sa large main rouge sur le bras de Claudine.

Cette première voie de fait enhardit les assistants, ou plutôt les assistantes, car, nous le répétons, il n'y avait plus guère là que des femmes. D'autres mains se posèrent avec tant de brutalité sur Claudine que, malgré son énergie, elle ne put retenir un cri d'angoisse.

Ce cri fit surmonter certaines irrésolutions à Pichard, qui s'avança vivement.

— Voyons, voyons ! dit-il ; la chose n'est pas prouvée... Martin assure que la petite est morte de sa belle mort... Ne faut pas, comme ça, malmené le monde sans savoir !

— Ah ! vous la défendez donc ? demanda la Girotonne furieuse ! Peut-être l'avez-vous aidée, car on assure que vous héritez du bien de sa mère.

— Ma foi ! dit la Carteron il ne serait pas impossible que le père et la fille aînée se fussent entendus...

Le bonhomme Baptiste recula avec précipitation.

— Je ne la soutiens pas, balbutia-t-il ; elle me cause autant d'horreur qu'à vous et... je la renie.

Un défenseur surgit pour Claudine : c'était Marion, la principale servante de l'auberge. Elle approcha, les poings sur les hanches :

— Ah ça ! madame Girotonne, et toi, la Carteron, dit-elle, allez-vous bientôt rentrer vos langues de serpent ? Notre demoiselle est au-dessus de vos propos, et vous mériteriez...

— Ouais ! interrompit l'ancienne gouvernante de l'huissier ; cette bonne chambrière-là serait-elle aussi dans l'affaire ? On prétend que la Claudine n'a pu opérer son coup toute seule...

— C'est très possible, dit la cabaretière ; cette Marion est

l'âme damnée des gens du Chêne-Vert, et elle les défend mordicus.

Marion ne passait pas pour être d'humeur commode ; mais cette terrible accusation de complicité ne manqua pas de produire son effet sur elle, comme sur Pichard. Effrayée à son tour, la servante ne put que dire tout bas à Claudine :

—Sauvez-vous, demoiselle... Les coquines vont vous écharper !

Claudine, prise d'un vertigo subit, suivit le conseil qu'on lui donnait. Elle se dégagea par un mouvement brusque et se mit à fuir dans une direction opposée au bourg.

Alors les démonstrations hostiles devinrent générales. Parmi les femmes présentes, plusieurs, dont l'attitude jusqu'à présent avait été passive et silencieuse, crurent voir dans cette fuite une preuve de culpabilité de Claudine.

—A l'eau, l'empoisonneuse ! s'écria-t-on. Ne la laissons plus rentrer à Pierrefitte !... Jetons-lui des pierres !

Les uns s'emparèrent de cailloux disposés en tas symétriques au bord de la route et les lancèrent sur la malheureuse, tandis que d'autres s'efforçaient de l'atteindre à la course.

En temps ordinaire, Claudine, qui était non moins lestée que vigoureuse, n'aurait pas eu de peine à se dérober aux poursuites de ces mégères ; mais elle était épuisée par trois jours et trois nuits de veilles, d'émotions et de souffrances. Aussi, après quelques instants, sa course commença-t-elle à se ralentir, et haletante, éperdue, elle s'arrêta de nouveau sous un arbre, au bord du chemin, comme une biche aux abois.

La troupe féroce fondait sur elle, en dépit de Marion, qui se plaça devant les plus acharnées pour les retarder, et qui dit tout bas à Fanchette :

—Aide-moi ! Tu vois bien qu'elles veulent tuer Mlle Claudine.

—Non pas, grognait la fillette ; elles me déchireraient ma robe neuve !... Et puis, je suis trop serrée dans mon corset.

Claudine semblait donc ne pouvoir compter sur aucune assistance, et elle attendait son sort avec une sorte de résignation forcée. Déjà plusieurs pierres étaient tombées autour d'elle ; déjà les harpies s'approchaient, les ongles tendus, en vociférant toujours, quand des claquements de fouet retentirent, et on cria impérieusement :

—Gare ! gare donc... les enragées !

En même temps une voiture de voyage, que nous appellerions une chaise de poste, s'il existait encore des chaises de poste, à notre époque de chemins de fer, s'avança au galop et mit la bande dans l'obligation de se ranger sur les deux côtés de la route.

D'ailleurs, la curiosité devait contribuer pour beaucoup à ce mouvement. La voiture ne ressemblait pas à celles que l'on voyait d'habitude dans les environs. C'était une berline de forme ancienne, qui paraissait magnifique à ces campagnardes. De plus, elle était conduite par un postillon revêtu de l'uniforme traditionnel, et faisant claquer son fouet avec une fierté magistrale.

La plupart des persécutrices de Claudine firent donc halte pour regarder la voiture, bouche béante. Cependant, quelques-unes, parmi lesquelles était la Giroto, la cabaretière Carteron et la demoiselle vêtue de blanc, ne se laissèrent pas détourner de leur implacable dessein. Les mains pleines de cailloux, elles continuèrent de marcher, en redoublant de cris, sur Claudine Pichard, qui, appuyée contre l'arbre, n'avait plus la force de fuir. Comme elles allaient l'atteindre, une voix de femme s'éleva de l'intérieur de la voiture :

—Arrêtez, postillon, disait-on avec autorité. Mon Dieu ! que se passe-t-il ici ?

Une dame vêtue de noir, avec toute l'élégance que comportait le deuil, se pencha à la portière. Quoiqu'elle dût approcher de la quarantaine, elle était encore fort belle, de cette beauté grave et majestueuse qui convient à la maturité. La pâleur de son teint, la mélancolie de ses yeux bleus témoignaient d'un chagrin récent, qu'une grande intelligence faisait supporter avec courage. Il y avait dans son extérieur un charme, une dignité qui attiraient et imposaient à la fois.

Le postillon avait retenu ses chevaux et arrêté la voiture à quelques pas seulement de Claudine. La dame reprit, en s'adressant aux mégères à peine intimidées par son intervention :

—Pour Dieu ! mes braves femmes, que voulez-vous à cette pauvre créature ?

La Giroto se chargea de répondre :

—Ne vous occupez pas d'elle, madame, dit-elle brusquement, et passez votre chemin... Elle ne mérite aucune compassion... C'est une empoisonneuse : elle a empoisonné sa sœur, que nous venons d'enterrer, et nous ne permettrons pas qu'une pareille scélérate revienne parmi nous. Nous voulons la chasser du pays, et si elle s'obstine à rester, il lui en cuira !

La dame inconnue parut stupéfaite de la gravité du cas. Cependant, elle attacha son regard, qui ne manquait pas de pénétration, sur la jeune fille, et dit avec un accent de bonté :

—Elle semble bien jeune pour avoir commis un tel crime, et je me refuse à croire... N'est-ce pas, mon enfant, poursuivit-elle en s'adressant à Claudine, que vous êtes incapable d'une action aussi horrible ?

La sympathie évidente de la voyageuse changea les sentiments de Mlle Pichard. L'expression de défi empreinte sur son visage disparut tout à coup, et ses larmes recommencèrent à couler.

—Que Dieu vous récompense, madame, répondit-elle, pour votre intervention en faveur d'une personne que vous ne connaissez pas... On se trompe, et jamais l'idée de semblables horreurs ne s'est présentée à mon esprit... J'avais pour ma sœur l'affection la plus tendre, et jusqu'à la fin de mes jours, je regretterai sa perte.

La dame de la voiture fut émue de ces touchantes paroles.

—Vous l'entendez ? reprit-elle ; cette jeune demoiselle a un ton de vérité qui ne saurait abuser... Laissez-la donc en paix ; je la prends sous ma protection.

—De quoi vous mêlez-vous ? dit la cabaretière avec brutalité ; cela ne vous regarde pas... Nous sommes toutes d'honnêtes femmes ici, et on ne fera pas la loi, parce qu'on est en char et que nous sommes à pied.

—Eh ! mais, la grosse mère, répliqua la voyageuse, vous ne semblez pas plus polie que compatissante.

Marion, écartant les femmes qui se pressaient autour de la berline, dit à demi-voix :

—De grâce, madame, ayez pitié de notre pauvre demoiselle, et ne l'abandonnez pas... Personne n'ose la protéger, et si vous ne venez à son aide, il arrivera malheur à Mlle Claudine Pichard.

—Claudine Pichard ! s'écria l'inconnue ; serait-ce la fille de cette Mme Pichard qui tenait autrefois l'auberge du Chêne-Vert ?

Marion fit un signe affirmatif.

—En ce cas-là, montez vite, mon enfant, reprit l'inconnue en ouvrant la portière ; j'ai conservé un bon souvenir de votre mère défunte ; vous ne pouvez demeurer exposée ici à des insultes et à des violences... Montez vous dis-je... vos amis et votre famille vous retrouveront au château du Barral, où je vais en ce moment.

Claudine ne bougeait pas.

—Montez, demoiselle, ajoute Marion en se glissant derrière elle ; c'est bien, comme je l'avais deviné, Mme Duplessis-Barral, la veuve du préfet... une excellente dame et qui a le bras long, à ce qu'on prétend... Partez avec elle... J'irai vous voir là-bas, et je vous dirai quand il faudra revenir... Dépêchez-vous, car ces furies sont capables de vous mettre en pièces !

Claudine hésitait toujours ; mais la voyageuse lui tendit la main et lui adressa un sourire engageant. Elle s'élança dans la voiture.

—Madame, balbutia-t-elle, c'est Dieu qui vous envoie pour me sauver... Soyez bénie !

Peut-être les impitoyables commères ne se fussent-elles pas laissées ravir leur proie si Marion ne s'était placée devant elles et n'avait vivement refermé la portière ; puis elle fit signe au

postillon. Celui-ci, comprenant de quoi il s'agissait, secoua les rênes, et les chevaux partirent grand train.

Une explosion de cris furieux et de hutes s'éleva dans la troupe. Quelques-unes des femmes les plus opiniâtres essayèrent de suivre la voiture ; mais elles durent bientôt y renoncer, et quand la berline disparut dans un nuage de poussière, la Giroton s'écria en tendant le poing de ce côté :

—N'importe ! si elle revient jamais à Pierrofitte, nous la retrouverons... Et l'on verra si les belles dames à falbalas nous font peur !

XI

L'ARRIVÉE.

A la même heure, dans la petite pièce appelée la "régie" au château de Barral, Mme Florence, la gérante du domaine, se disposait à recevoir sa maîtresse. Après avoir donné un dernier coup d'œil à la maison, elle était venue s'asseoir dans le fauteuil de cuir, sa place ordinaire, et comme l'isolement où elle vivait l'avait habituée aux soliloques, elle murmurait :

—Combien, en toute autre circonstance, j'aurais été heureuse de revoir madame ici ! Mais j'ai beau faire, il y a dans ce retour quelque chose qui me bouleverse... Le domaine ne lui appartient plus ; il appartient à M. Charles, ce parent qui était le mortel ennemi de son mari... Ah ça, madame et lui se sont donc réconciliés ? Ils s'entendent donc ? Que veulent-ils, et que va-t-il se passer ?

Elle s'interrompit, et, prise d'une sorte de colère contre elle-même, elle ajouta :

—De quoi te mêles-tu, paysanne ? Peux-tu comprendre quelque chose aux affaires de ces gens du monde ? Ernestine Duplessis sait se conduire, peut-être... Quant à toi, ne songe qu'à vendre tes blés et tes foin.

Malgré la réprimande qu'elle venait de s'adresser, la pauvre femme n'avait pas l'esprit plus tranquille, quand un bruit de roues, des claquements de fouet se firent entendre, et une voiture s'arrêta devant l'habitation.

Aussitôt Mme Florence fut sur pied et s'élança dehors. En même temps, de chaque côté de la porte monumentale, ouverte pour cette solennité, apparurent un jeune paysan et une jeune paysanne qu'on avait improvisés valet de chambre et cuisinière du logis, lui fier et superbe dans sa livrée neuve, elle timide et respectueuse avec son tablier blanc et sa coiffe empesée.

Mme Duplessis n'eut pas l'air de remarquer les splendeurs de cette réception. Elle avait sauté légèrement à bas de la voiture.

—Bonjour, ma chère Florence ! s'écria-t-elle les bras ouverts.

La réserve et les défiances de la gérante ne tinrent pas devant cette cordialité.

—Madame... ma chère maîtresse ! balbutia-t-elle.

Et elles s'embrassèrent en pleurant.

Toutefois, elles se séparèrent bientôt et se regardèrent. Elles ne s'étaient pas vues depuis longtemps, et on pouvait croire qu'elles voulaient s'assurer du changement opéré dans chacune d'elles par les années. Il n'en était sans doute pas ainsi, car Mme Duplessis détourna la tête d'un air de malaise.

—Vous me blâmez, Florence ? murmura-t-elle ; je ne fais pourtant que remplir un devoir... Il y a un secret que vous ignorez encore, que vous saurez peut-être un jour. Jusque-là, ne vous hâtez pas de me juger...

—Je ne suis pas votre juge, madame ; mais pourquoi n'avez-vous pas amené vos enfants avec vous ? M. Victor est déjà un homme, et sa présence eût été une garantie...

—Non, non, interrompit Ernestine avec une sorte d'effroi ; Victor ne doit rien savoir... Tenez, Florence, ne m'interrogez pas ; nous causerons à un autre moment.

Pour échapper peut-être à son mortel embarras, Mme Duplessis se retourna vers Claudine qui descendait à son tour de la voiture et qui se montrait inquiète et effarée,

comme si elle était encore poursuivie par des clameurs menaçantes.

—Madame Florence, reprit la voyageuse, je vous amène quel qu'un que vous connaissez sans doute.

La gérante témoigna une extrême surprise en apercevant Claudine.

—Toi ici, petite ? demanda-t-elle ; je te croyais aux funérailles de ta pauvre sœur, et il a fallu une affaire aussi importante que l'arrivée de ma maîtresse pour m'empêcher de m'y rendre moi-même. Aussi je ne m'explique guère...

—Cette digne dame, répliqua Claudine, m'a sauvée d'un danger... Mais comment cela s'est fait, je ne saurais le dire, car il me semble que je rêve.

—Mlle Pichard, reprit Ernestine, est victime d'une odieuse calomnie... Allons ! venez avec nous, mademoiselle ; on va vous préparer une chambre.

Puis, tandis que les domestiques déchargeaient les malles et procédaient à l'installation, elle se dirigea, avec sa protégée et Florence, vers une grande pièce du rez-de-chaussée, qui était le salon du château.

Ce salon, malgré les efforts tentés pour le rendre confortable, gardait l'aspect lugubre qu'avait tout le reste du vieil édifice monacal. Le jour ne l'éclairait qu'avec peine à travers les profondes fenêtres aux rideaux de damas. Il y régnait une indélébile odeur de moisi, et quand on y entra, un manteau de glace semblait tomber sur les épaules du visiteur.

Mme Duplessis, bien qu'elle connût de longue date le salon du Barral, ne put se défendre d'une impression pénible ; la gérante s'en aperçut.

—N'est-ce pas, madame, lui dit-elle, que cette maison est bien triste et bien sombre ? Comment pourrez-vous vous y plaire, après avoir habité si longtemps les magnifiques palais de la préfecture à L*** et à M*** ?

Mme Duplessis lui répondit à voix basse, et elles continuèrent de causer, tandis que Claudine s'asseyait à l'écart. Peu à peu elles s'animèrent, et bientôt Ernestine dit avec vivacité :

—Non, non, Florence ; j'accepte provisoirement l'hospitalité au Barral, mais je n'ai pas aliéné ma liberté... Je verrai, j'aviseraï... M. Charles Duplessis m'a promis qu'il ne viendrait au château que sur mon appel ; ainsi, par exemple, quoiqu'il ne puisse ignorer mon arrivée, il n'est pas venu aujourd'hui, et il ne viendra pas...

En ce moment, la porte s'ouvrit.

—Monsieur le commandant Duplessis ! annonça le valet !

Et Charles Duplessis entra dans le salon.

Il paraissait bouleversé. Quoiqu'il eût fait le trajet à cheval, il n'avait ni bottes, ni éperons, et était parti sans doute à l'improviste, pour obéir à quelque pressante nécessité.

La vue de sa parente sembla pourtant éveiller en lui certains souvenirs, car il marcha vers elle en balbutiant avec émotion.

—Ernestine !... chère Ernestine !

Mme Duplessis l'arrêta par un geste plein de dignité :

—Je vous salue, mon cousin, dit-elle froidement ; mais je ne comptais guère sur votre visite aujourd'hui.

Le commandant recula d'un pas, et alors son regard tomba sur Mlle Pichard, qui demeurait morne et indifférente dans son coin.

Après quelques secondes d'hésitation, il dit en s'inclinant :

—Excusez-moi, madame ; ceci, en effet, est contraire à nos conventions... Mais tout à l'heure j'ai appris à quel péril vous vous êtes généreusement exposée. Vous avez bravé la canaille des environs, afin de protéger cette honnête jeune fille. Voulaient m'assurer par moi-même que, l'une et l'autre, vous aviez heureusement échappé à ces furieux, je suis accouru en toute hâte.

Peut-être Mme Duplessis considéra-t-elle comme un prétexte la raison alléguée ; cependant elle répliqua avec un sourire :

—Merci, commandant, pour cette sollicitude. Comme vous voyez, nous sommes saines et sauvées, moi et cette pauvre fille

qui, j'en suis sûre, ne mérite pas la réprobation dont elle est l'objet.

—Vous avez raison, madame; aussi la défendrai-je énergiquement, pour ma part, contre la calomnie et l'injustice. Sans elle, peut-être, il m'eût été impossible d'accomplir la mission qui m'amenait dans ce pays.

Il raconta l'aventure de la tour de Pierrefitte et rappela avec quelle admirable abnégation Claudine l'avait guéri de la morsure d'une vipère.

—Cela est beau... très beau! reprit Mme Duplessis; et je comprends que la reconnaissance ait fait oublier à mon cousin certains engagements... Quant à moi, je suis ravie d'avoir pu rendre service à cette demoiselle.

—Malheureusement, votre tâche n'est pas terminée, madame, et Mlle Pichard aura besoin encore d'amis vigilants. Il faut qu'elle s'établisse chez vous jusqu'à nouvel ordre; et je vous conjure, je conjure Mme Florence de bien veiller sur elle... Je vous préviendrai quand le danger sera passé... s'il doit passer... Jusque-là, qu'elle se tienne cachée, et qu'elle ne sorte sous aucun prétexte.

Claudine se leva tout à coup et s'approcha.

—Je vous remercie, monsieur, et je remercie ces dames, dit-elle avec résolution; mais je ne saurais rester ici plus longtemps. Je désire retourner à Pierrefitte... Il n'y a plus rien à craindre maintenant que ces méchantes femmes sont rentrées chez elles.

—Eh! que feriez-vous à Pierrefitte? s'écria Charles Duplessis; tout le monde est contre vous. Votre père lui-même, j'ai regret de le dire, ne montre pas la sollicitude et l'affection que vous seriez en droit de réclamer. D'ailleurs, ce soir même, un nouveau danger se révèle, et il importe que vous attendiez la fin de la crise...

—Quelle crise? De quoi s'agit-il, monsieur?

—De grâce, mademoiselle, suivez nos conseils. Vous êtes dans cette maison sous la sauvegarde de madame Duplessis-Barral, et vous ne sauriez trouver une plus honorable protection.

—Soit, dit Claudine; puisqu'on le veut, je resterai ici jusqu'à demain... Au fait, qu'importe, à présent que ma vie, partout où j'irai, ne sera plus qu'un supplice?

Elle se rassit et se couvrit le visage de son voile.

Le commandant parut vouloir encore lui adresser quelques paroles; mais, comme Ernestine l'observait curieusement, il s'arrêta et dit avec embarras à sa parente :

—Je crains, madame, que ma présence ne vous soit importune, et je me retire... Mais je vous demanderai bientôt la faveur d'un entretien.

—En effet, monsieur Charles Duplessis, un entretien est devenu nécessaire pour vous et pour moi... Seulement, accordez-moi un peu de temps pour me remettre de tant de secousses et de fatigues.

—A vos ordres, madame.

Il s'inclina et sortit. Florence l'avait suivi, et, en détachant la bride de son cheval qu'il avait enroulé à un anneau de fer dans la cour, il dit à la gérante :

—Faites bonne garde autour de Mlle Claudine. Si l'on songeait à l'inquiéter, ajouta-t-il en baissant la voix, cachez-la dans quelque coin de la maison, ou bien donnez-lui les moyens de trouver une autre retraite dans le voisinage.

—Que me dites-vous là?

—Sur un rapport adressé par le maire de Pierrefitte au parquet de L***, un magistrat est arrivé ce soir au bourg, et on a nommé une commission d'experts dont fait partie le docteur Bonivet. De leur décision va dépendre le sort de Mlle Pichard.

—Quel événement, mon Dieu! Pour moi, je connais cette petite depuis son enfance, et je mettrais ma main au feu...

—Et moi aussi, Florence, quoique l'on parle de mésintelligence entre elle et sa sœur, de jalousie amoureuse, que sais-je... Mais il faut que je retourne là-bas... Adieu; je compte sur vous.

Et, rendant la bride à son cheval, il reprit le chemin de Pierrefitte.

Pendant ce temps, Ernestine, qui était restée dans le salon, réfléchissait profondément.

—Après tant de protestations chaleureuses, pensait-elle, j'attendais autre chose de lui... Il s'est occupé uniquement de cette fille que j'ai ramassée sur le chemin!

Et de son côté, madame Florence se disait à elle-même :

—S'aiment-ils? se détestent-ils? Quels sont leurs projets? Je m'y perds... Qui vivra verra!

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

LA REVELATION

AU BON MARCHÉ

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

VENTE SPECIALE DE MARCHANDISES IMPORTÉES

GRANDE OUVERTURE, LUNDI LE 18 OCTOBRE 1866

SERA OFFERT AU PUBLIC : 3 caisses d'Etoffe à Robe Anglaise unie et fantaisie.

2 caisses de Velveteen noir et couleur.—1 caisse de Pluche de soie dans toutes les couleurs.

4 caisses de Ulsters, Paletots et Manteaux.—2 caisses de Manteaux d'enfants.

3 caisses de Cashmires français noir et couleur.—1 caisse de Gants de kid arrivant de Paris.

Le tout des marchandises ci-haut mentionnées doivent être vendues sans réserve et sans égard AU PRIX COURANT.

Aussi notre assortiment considérable de Couvertes en laine et Confortables à être vendus au prix du gros.

Grande vente de Tapis et Prelarts : 1500 pièces Tapis Bruxelles et Tapestry.—25,000 verges Prelarts Anglais, Américain et Canadien.

Ainsi que notre grand assortiment de Rideaux, Mattes, Matting en Cocoa, Pôles, Chaines, Glands, etc.

Le tout à être sacrifié au-dessous du prix coûtant.

AU BON MARCHÉ, MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE

C. CONSTANTINEAU

—MARCHAND DE—

POELES ET OBJETS DOMESTIQUES**1958 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.**

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas.

Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER

A. FOULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL

LETRE IMPORTANTE

Montréal, 13 juillet 1886.

M. A. FOULIN, gérant de la Saint Léon Water Company,
Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Depuis plusieurs années, ma femme souffrait de la dyspepsie, brûlement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla de faire usage de l'eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle en boit depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maladies, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.,

ALFRED LAPOINTE,

Forgeron et Ferblantier, 48 rue de Dnpré.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBEE & CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES**HUILES, VERNIS, VERRERIES.**

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse :

587 RUE STE CATHERINE, MONTREAL.

A L'ENSEIGNE DU CADENAS TRICOLERE.

MADAME GIGUERE & CIE

No. 710, RUE STE-CATHERINE

viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

Chenilles, Arresine, Broderie, Peintures à l'Huile sur Satin

et de l'ouvrage en Cire de toute espèce, etc.

N. B.—Une modiste de première classe est attachée à cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse : 710, Rue Ste-Catherine.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT

DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE**865, RUE STE-CATHERINE**

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.—On sollicite une visite.

O. COURTEMANCHE**102 RUE ST-DOMINIQUE, ET 502, 504 RUE DORCHESTER**

Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poêles, Lampes, Livres, Verreries, etc., à des prix vraiment bon marché, il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière.

Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achètera son magasin y fera une des plus jolies et lucrative affaire.

En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - \$1.25
PAYABLE D'AVANCE

LE NUMERO - - 5 CENTS.**POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires****FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"****1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540****Boîte B. P. No. 138**